

DANS L'ÉGLISE DU CONCILE

BULLETIN UISG

NUMÉRO 150, 2012

AVANT-PROPOS	2
FEMMES AU CONCILE <i>Adriana Valerio</i>	4
AIMER L'ÉGLISE <i>Cardinal Godfried Danneels</i>	9
LES VIRAGES ET L'ART DE NAVIGUER <i>Sr Pat Farrell, OSF</i>	18
DES NOVICES ? QUELS NOVICES ? <i>Fr Jean Claude Lavigne, OP</i>	28
SOYEZ COMPATISSANTS COMME VOTRE PÈRE EST COMPATISSANT <i>P. José Antonio Pagola</i>	36
TALITHA KUM. AU NOM DES FEMMES <i>Interview de Sr Estrella Castalone, FMA</i>	43
LA VIE DE L'UISG	47



Cinquante ans après le Concile Vatican II, l'historienne et théologienne **Adriana Valero** nous offre une chronique, brève mais intéressante, sur les 23 femmes qui y prirent part. *Femmes au Concile* nous présente ces personnes et les raisons pour lesquelles elles furent vraisemblablement invitées, ainsi que leur influence sur les divers documents. Contrairement à ce que pensaient certains, leur présence fut bien plus que symbolique et elles nous ont laissé leur marque.

Avec sa grande pénétration et la simple sagesse que donnent les années, le **Cardinal Danneels** nous propose une manière d'« *Aimer l'Église* » en ces temps où le sécularisme interpelle si fortement les croyants. Très réaliste, il souligne que l'Église est « noire et pourtant belle » et il nous invite à porter notre regard sur le profond Mystère qui la constitue ; il nous fait découvrir en Marie, celle qui donne à l'Église son profond humanisme. Être fidèle à l'Église « ne signifie pas ignorer ses défauts, mais lui être fidèle malgré tout », accepter les différentes sensibilités et garder l'espérance jusqu'à la mort.

Quelques mois après avoir reçu le résultat de l'enquête doctrinale de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, **Sr Pat Farrell, OSF**, présidente de la LCWR, s'adressait aux supérieures majeures réunies en assemblée. De ses paroles se dégage une qualité humaine et évangélique. *Les virages et l'art de naviguer* est comme un petit traité qui nous indique les moyens à prendre pour avancer au milieu des difficultés actuelles : la contemplation, une voix prophétique, la solidarité avec les personnes marginalisées, la communauté, la non-violence et une vie qui porte la joie et l'espérance.

La question posée par le dominicain **Jean Claude Lavigne, OP**, dépasse le titre « *Des novices ? Quels novices ?* » : l'interrogation sous-jacente est en effet celle de l'avenir de nos congrégations qui reçoivent une greffe de différents types de jeunes. L'auteur nous présente ainsi six types de jeunes parmi ceux qui peuvent s'approcher des différentes congrégations. Pour chacun, il souligne tour à tour ce que les jeunes peuvent apporter, et le défi que pose leur formation aux congrégations pour que la greffe prenne : ouverture au dynamisme de la nouveauté mais sans renoncer aux éléments essentiels de la vie religieuse.

Partant de la compassion, comme manière d'être de Dieu, le P.**José Antonio Pagola** médite l'impératif évangélique : *Soyez compatissants comme*

votre Père est compatissant. « La compassion n'est pas une vertu supplémentaire mais l'unique manière de ressembler à Dieu ». En s'appuyant sur le témoignage de Jésus il nous présente la compassion, non comme un sentiment, mais comme un style de vie qui nous porte à intérioriser la souffrance de l'autre et à la laisser pénétrer nos entrailles jusqu'à ce qu'elle se transforme en principe d'action. La compassion nous pousse à suivre Jésus de manière radicale.

Et pour terminer, **Sr Estrella Castalone, FMA**, nous présente comme expérience, le projet *Talithakum* lancé par l'UISG en 2009 contre la traite des femmes et des enfants. Actuellement, ce réseau relie et coordonne l'action d'environ 600 religieuses contre la traite, dans plus de 84 pays.

**ASSEMBLÉE PLÉNIÈRE
DE L'UISG
ROME 3-7 MAI 2013**

“PARMI VOUS, IL NE DOIT PAS EN ÊTRE AINSI” (Mt 20,26)

Le service de l'autorité selon l'Évangile

INSCRIPTIONS ENTRE LE 31 JANVIER 2013

FEMMES AU CONCILE

Adriana Valerio

Adriana Valerio, historienne et théologienne, est professeur d'Histoire du Christianisme et de l'Église à l'Université Frédéric II, Naples. Co-fondatrice de l'association Coordination des Théologiennes Italiennes, elle s'investit depuis plus de vingt ans dans la recherche de sources et de témoignages afin de retracer le rôle des femmes dans l'histoire du christianisme.

Le présent article est extrait par l'auteur elle-même de son dernier livre: Adriana Valerio, Madri del Concilio. Ventitré donne al Vaticano II [Les Mères du Concile. Vingt-trois femmes au Concile Vatican II], Carocci, Roma 2012.

Original en Italien

Le mardi 8 septembre 1964, dans la salle des audiences de Castel Gandolfo, Paul VI annonça officiellement la présence d'auditrices au Concile. Et le 25 du même mois, la première femme faisait son entrée dans l'aula conciliaire : *Marie-Louise Monnet*, fondatrice du Mouvement International de l'Apostolat des Milieux Sociaux Indépendants (MIAMSI).

De septembre 1964 à juillet 1965 furent convoquées au total 23 auditrices: 10 religieuses et 13 laïques choisies pour la plupart, selon des critères d'internationalité et de représentation. Voici la liste des religieuses, par ordre de convocation :

1. l'américaine *Mary Luke Tobin* (Sœurs de Lorette), présidente de la Conférence des Supérieures Majeures des Instituts féminins des États-Unis d'Amérique ;
2. l'égyptienne *Marie de la Croix Khouzam* (Sœurs égyptiennes du Sacré Cœur), présidente de l'Union des Religieuses d'Égypte ;
3. la libanaise *M. Henriette Ghanem* (Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie de Beyrouth), présidente des Supérieures Majeures Maronites ;
4. la française *Sabine de Valon* (Société du Sacré Cœur de Jésus), supérieure générale des Religieuses du Sacré Cœur et présidente de l'Union Internationale des Supérieures Générales (UISG).

5. l'allemande *Juliana Thomas* (Pauvres Servantes de Jésus Christ), secrétaire générale de l'Union des Supérieures d'Allemagne ;
6. la française *Suzanne Guillemin* (Filles de la Charité), supérieure générale des Filles de la Charité ;
7. l'espagnole *Cristina Estrada* (Servantes du Sacré Cœur de Jésus), supérieure générale des Servantes du Sacré Cœur de Jésus ;
8. l'italienne *Costantina Baldinucci* (Sœurs de la Charité des Saintes Bartolomea Capitanio e Vincenza Gerosa, appelées Sœurs de Maria Bambina), présidente de la Fédération Italienne des Religieuses Hospitalières ;
9. l'américaine *Claudia Feddish* (Sœurs de rite byzantin de l'Ordre de Saint Basile), supérieure générale de l'Ordre des Sœurs Basiliennes ;
10. la canadienne *Jerome M. Chimy* (Sœurs Servantes de Marie Immaculée, de rite byzantino-ukrainien), supérieure générale des Sœurs Servantes de Marie Immaculée.

Comme on peut le remarquer d'après cette liste rapide, les critères de choix répondaient à plusieurs motivations. Pour certaines religieuses auditrices, avait été adopté un critère d'internationalité et de représentation ; pensons à la Société du Sacré Cœur et à la Société des Filles de la Charité, deux congrégations bien présentes et connues dans le monde. Pour d'autres, comme pour les Sœurs de Maria Bambina, avait pesé un motif personnel, étant donné les rapports étroits de Paul VI avec la communauté, à laquelle il faisait même appel pour ses besoins personnels au Vatican ; d'autre part, la supérieure Costantina Baldinucci était aussi présidente de la Fédération Italienne des Religieuses Hospitalières ; et en ce sens, elle représentait donc un organisme national. Pour d'autres, l'élément déterminant fut la représentation d'un continent ; je pense à Mary Luke Tobin, présidente de la Conférence des Supérieures Majeures des Instituts féminins, qui représentait les États Unis. Pour d'autres encore, comme pour l'égyptienne Khouzam et la palestinienne Ghanem, s'imposa le critère de la représentation d'autres rites (copte, maronite, gréco-melkite, syrien, arménien, chaldéen) dans des territoires difficiles pour la mission. De façon analogue Feddish et Chimy furent appelées comme représentantes de communautés de rite byzantin : Claudia Feddish, à la suite de la demande du cardinal Josyf Slipyi, voix puissante de l'« Église du silence », Jerome Chimy, sur intervention du Cardinal Gustavo Testa, secrétaire de la sacrée Congrégation pour les Églises Orientales. Plus complexe à comprendre est le choix de Thomas et de Estrada. Juliana Thomas, secrétaire générale de l'Union des Supérieures d'Allemagne, fut peut-être appelée en raison de sa représentativité des religieuses de cette région, et aussi parce que la communauté avait subi la persécution sous le nazisme ; Cristina Estrada à cause, me semble-t-il, de sa personnalité et de ses relations : c'était une femme énergique et déterminée, estimée au Vatican pour avoir cédé au Saint Siège sa vaste propriété en vue de la construction de

la Polyclinique Gemelli de Rome.

L'« Osservatore Romano » du 24 septembre 1964 remarquait: « Le nombre peut paraître limité si l'on pense à la multitude des religieuses de toutes sortes et de tous ordres, mais c'est un symbole qui montre une fois de plus l'estime et la considération du Pape et de la hiérarchie pour le service que celles-ci rendent si généreusement à l'Église ».

Les laïques appelées furent :

1. la française *Marie Louise Monnet*, présidente du Mouvement International de l'Apostolat des Milieux Sociaux Indépendants ;
2. l'espagnole *Pilar Bellosillo*, présidente de l'Union Mondiale des Organisations Féminines Catholiques ;
3. l'australienne *Rosemary Goldie*, secrétaire exécutive du Comité Permanent des Congrès Internationaux pour l'Apostolat des Laïcs ;
4. la hollandaise *Anne-Marie Roeloffzen*, secrétaire générale de la Fédération Mondiale de la Jeunesse Catholique Féminine ;
5. l'italienne *Amalia Dematteis*, veuve Cordero Lanza di Montezemolo, présidente du Parrainage de l'Aide Spirituelle aux Forces Armées ;
6. l'italienne *Ida Marengli-Marenco*, veuve Grillo ;
7. l'italienne *Alda Miceli*, présidente du Centre Italien Féminin ;
8. l'américaine *Catherine McCarthy*, présidente du Conseil National des Femmes Catholiques ;
9. le couple mexicain *Luz Maria Longoria et José Alvarez Icaza Manero*, présidents du Mouvement de la Famille Chrétienne ;
10. l'argentine *Margherita Moyano Llenera*, présidente de la Fédération Mondiale de la Jeunesse Catholique Féminine ;
11. l'uruguayenne *Gladys Parentelli*, présidente du Mouvement de la Jeunesse Rurale Catholique Féminine ;
12. l'allemande *Gertrud Ehrle*, présidente de la Fédération Allemande des Femmes Catholiques ;
13. la tchécoslovaque *Hedwig von Skoda*, présidente de l'Équipe internationale de "Rinascita Cristiana".

Pour les laïques aussi intervinrent des motivations variées ; le souci de sauvegarder la représentation des associations internationales capables d'offrir une large palette de personnes venant de diverses parties du monde (Europe, Amérique du Nord et Amérique Latine, Australie). Les exceptions à ce critère furent les veuves de guerre (Cordero Lanza di Montezemolo et Grillo), invitées comme spécialistes de la vie, pour symboliser le sacrifice des femmes pendant les deux guerres mondiales¹ ; la Baronne tchèque Hedwig von Skoda, invitée à la demande explicite du Cardinal de Prague Josef Beran ; et Gertrud Ehrle, dont la présence avait été non seulement requise par le cardinal Agostino Bea, mais également sollicitée par le puissant épiscopat allemand. Toutes étaient

célibataires, à l'exception des deux veuves de guerre, de la veuve McCarthy et de Luz Maria Alvarez Icaza qui fut appelée avec son mari José, en tant que couple. À ces auditrices nous devons ajouter une vingtaine de femmes, convoquées à titre d'« experts », en raison de leurs compétences spécifiques et de leur professionnalisme, comme l'économiste Barbara Ward, experte internationale des questions liées à la faim dans le monde ; ou Patricia Crowley, autorité reconnue en matière de contrôle des naissances ; ou encore Eileen Egan, non-violente et pacifiste, consultée sur les problèmes découlant de la guerre.

Dans l'intention de nombreux pères conciliaires, la participation des auditrices devait revêtir un caractère plutôt symbolique ; en réalité, elle fut tout autre, ces femmes participant avec détermination et compétence aux travaux des commissions.

Bien que limitée aux deux dernières sessions du Concile, la troisième (14 septembre - 21 novembre 1964) et la quatrième (14 septembre - 8 décembre 1965), leur présence fut particulièrement vivante et significative, et marqua en profondeur les documents conciliaires eux-mêmes.

L'influence des auditrices s'exerça notamment sur deux documents auxquels elles avaient travaillé dans les sous-commissions : la Constitution *Lumen Gentium* qui souligna le refus de toute discrimination des sexes, et la Constitution *Gaudium et Spes*, de laquelle ressortit la vision unitaire homme-femme en tant que « personne humaine », et l'égalité fondamentale de l'homme et de la femme. Nous savons qu'il y eut des interventions faisant autorité de la part de certaines d'entre elles (dont Rosemary Goldie, Pilar Bellosillo et Sr Suzanne Guillemin), pour que l'affirmation de la dignité de la personne humaine l'emporte sur toute espèce de considération relative au « féminin », - à ne pas traiter séparément comme un problème en soi, mais libéré de toute restriction et limitation; et pour que le primat de la parité fondamentale conféré à tout croyant au baptême, entraîne l'application du principe de la coresponsabilité apostolique à chaque personne, et donc aussi aux femmes. Et qu'ainsi, les laïcs, femmes et hommes, ne soient plus réduits à une réceptivité passive, mais qu'ils/elles puissent avoir un rôle actif et important dans l'Église.

D'une grande actualité fut également le retour à la valeur fondamentale de l'amour conjugal, fondé sur une « communion intime de vie et d'amour ». Il permit de dépasser la vision traditionnelle de l'institution familiale considérée sous son angle contractuel et juridique. À ce sujet, l'intervention de Luz Marie Alvarez Icaza et de son mari José dans la sous-commission de *Gaudium et Spes* fut déterminante. Elle amena chez les évêques un changement d'attitude à l'égard des rapports sexuels entre époux, à ne plus considérer désormais comme un « remède à la concupiscence » lié au péché, mais comme expression et acte d'amour.

Rappelons aussi l'intervention capitale de l'économiste Barbara Ward lors du débat sur la présence de l'Église dans le monde, et sa détermination pour obtenir que l'Église dise une parole crédible sur le problème de la pauvreté et sur le thème du développement humain.

Les religieuses auditrices allaient pour leur part, jouer un rôle important dans la mise en œuvre de l'« aggiornamento » de la vie religieuse, en amorçant des processus d'innovation et d'expérimentation. Par un retour aux sources bibliques et liturgiques, elles travaillèrent à remettre le Christ et son message au centre de la vie religieuse ; elles soulignèrent la dignité personnelle de chaque membre de la communauté, en dégageant toute la spécificité et la valeur de la condition féminine ; elles incitèrent les religieuses à adopter une nouvelle attitude par rapport au monde, insistant sur la nécessité de s'ouvrir pour répondre aux nombreux problèmes, encore pendants, liés à la justice, à la paix et à la liberté.

Nous pouvons donc dire que ce qu'a représenté le Concile pour les femmes va bien au-delà des références, peu nombreuses, que l'on trouve dans ses documents. Cela a signifié une nouvelle méthodologie, d'écoute et de dialogue, dans la manière de se rapporter aux problèmes de l'humanité, en restituant à chacun sa dignité, en reconnaissant en chaque baptisé la fonction royale, prophétique et sacerdotale, en ouvrant de nouveaux espaces de responsabilité et de participation à l'intérieur de l'Église, sans distinction de sexe, d'ethnie, de culture. Le Concile n'a pas cherché à définir mais il a voulu ouvrir des fenêtres sur un monde en transformation, en demandant à l'Église de se renouveler et de se mettre à jour.

1 Comme le notait « L'Osservatore Romano » du 24 septembre 1964 (p.2), « les veuves de guerre furent invitées particulièrement pour honorer 'les femmes qui par leur deuil et leur douleur sont une condamnation éloquente de la guerre, et sont en même temps le symbole des aspirations plus profondes de l'humanité entière à une paix juste et chrétienne' ».

Cardinal Godfried Danneels

Le Cardinal Godfried Danneels est Archevêque émérite de Malines-Bruxelles. Il a été aussi président de la Conférence épiscopale belge jusqu'en 2010. Au Consistoire du 2 février 1983, il fut créé cardinal par le pape Jean Paul II

Cet article a été publié dans « Vies consacrées », N° 1, Janvier-février-mars 2012.

Original en français

Lorsque je pense à l'Église - il y a plus de cinquante ans que je suis à son service -, je reviens toujours à ce passage fort connu du *Cantique des Cantiques* : «Je suis noire, et pourtant belle [...] Ne prenez pas garde à mon teint basané, c'est le soleil qui m'a brûlée. Les fils de ma mère se sont emportés contre moi, ils m'ont mise à garder les vignes. Ma vigne à moi, je ne l'avais pas gardée»². J'aime l'Église, même si elle m'a parfois éprouvé, ainsi qu'elle le fait avec chacun de nous. Il arrive, surtout quand on considère toute son histoire, depuis 2000 ans, qu'on trouve l'Église «noire». Mais elle est belle. Il faut découvrir sa beauté, à partir de l'intérieur. Il n'y a pas un siècle de l'histoire où elle n'ait pas été belle, et en même temps, parce qu'elle a dû «surveiller les vignes», où elle n'ait pas été brûlée par le soleil. Il en va ainsi depuis toujours. L'Église a connu des moments difficiles et des moments de gloire. Quand elle a souffert, par exemple au temps des martyrs, elle était rouge de sang, mais elle était belle. Les apparences sont trompeuses, parce qu'on ne peut comprendre l'Église que par une sorte de seconde vue ajoutée à notre regard humain. Car nous chrétiens voyons une beauté dans les souffrances et les blessures, et nous avons des doutes, quand cela va trop bien — par exemple à l'époque constantinienne, quand l'Église était de plus en plus puissante. Et de nos jours aussi, la même impression prévaut: l'Église est noire et en même temps, elle est belle.

Un temps d'épreuve

Évidemment, si on se fie à la presse et aux médias, il est clair que ce sont les marques et les défauts qui sont soulignés d'abord. Pourtant, il ne manque pas de points très positifs, dans l'Église actuelle, malgré tout le reste. En ce qui regarde la Bible, par exemple: il y a cinquante ans à peine, la Bible n'était pas lue, et à présent, il y a une Bible chez beaucoup de chrétiens (qu'on la lise ou non). Au

niveau liturgique, la Parole de Dieu proposée aux célébrations dominicales est bien différente d'il y a cinquante ans; ainsi avant le Concile, on lisait à peine saint Jean et à présent, on parcourt toute la Bible, ou presque. En ce qui regarde la participation des laïcs, le chemin parcouru est incroyable. Et puis, ce qu'il y a de très remarquable, depuis quelques années, c'est le sens de l'intériorité et le retour de la spiritualité — mise à toutes les sauces d'ailleurs: spiritualité de l'entrepreneur, des horticulteurs, des sportifs aussi bien que des abbayes qui ne désemplissent pas — du moins à l'hôtellerie. Certes, dès les années vingt, le célèbre Romano Guardini parlait du réveil de l'Église dans les âmes³, ce qui correspondait à une expérience générale. Et cela s'est confirmé largement, puisqu'en 1943, Pie XII a publié cette encyclique *Mystici Corporis*, sur le corps mystique du Christ, qui a initié une période spirituelle si féconde — ainsi, l'Action Catholique, florissante à ce moment-là, était tout à fait inspirée par le sens profond de l'Église. Et puis, peu après le Concile, l'Église qui s'était «réveillée dans les âmes», s'y est comme rendormie. Aujourd'hui, il faut avoir du courage pour aimer l'Église, et reconnaître sa beauté. Or, dans la souffrance de cette Église «basanée par le soleil», il y a toujours quelque chose de mystérieux. C'est sans doute une souffrance dont parfois nous sommes nous-mêmes la cause. Mais comment expliquer la souffrance de l'Église uniquement par nos fautes? Il faut reconnaître cette résistance à l'idée que, dans le monde ou en nous-mêmes, il se passe quelque chose de beau. Car en secret, tout ce qui va bien est habituellement dénigré. C'est une sorte de réflexe que nous avons conservé, en raison du péché originel. Quelque chose de mystérieux se passe: on poursuit le juste parce qu'il est juste. Il est même dit dans la Bible, au livre de la Sagesse, que le juste, doit être mis à l'épreuve. On veut lui tendre un piège pour qu'il tombe⁴. Je crois que même si tous les membres de l'Église, le Pape, les évêques, les prêtres, les diacres, les religieux, les religieuses du monde entier, et tous les autres fidèles étaient parfaits, l'Église ne serait pas encore reconnue comme parfaite. Il y a quelque chose en nous et dans le monde qui résiste à cela.

On dit très facilement que cela va mal dans l'Église à notre époque, et je me demande comment l'Église, et les chrétiens surtout, se sentaient au XVI^e siècle. La division intérieure dans chaque paroisse doit avoir été un choc énorme d'insécurité et de douleur. Nous n'en sommes plus là, mais tout de même, l'institution est en crise. Il y a sans doute de l'institutionnel qui n'est pas encore en crise, mais toute autorité est assez rapidement comprise comme de l'oppression. De plus, nous parlons beaucoup du social, mais nous sommes très individualistes, même en spiritualité: «entre moi et mon Créateur, il n'y a pas d'intermédiaire; je sais bien comment je dois faire chez Dieu, l'Église ne doit pas me le dire». Notons aussi la peur d'affirmer quelque chose; dans ce que nous soutenons, il y a toujours un «peut-être», car si on affirme clairement les choses, c'est compris comme de la prétention. La prédication ou l'annonce, si vous y mettez quelque assurance, vous fera passer pour intolérant: «de quel droit me parlez-vous de quelque chose de vrai? j'ai mon droit à ma vérité; vous devez me respecter, donc vous taire...».

D'autre part, les concepts habituels ne sont pas applicables comme tels à l'Église, c'est du prêt-à-porter dans lequel elle se sent mal à l'aise⁵. Par exemple, quand on parle d'autorité, l'Église affirme: l'autorité, c'est le service; si on parle de diriger, l'Église rétorque: c'est aimer. Quand l'Église parle de la loi, c'est pour signifier que la loi suprême, c'est l'amour. Car la participation n'exclut pas dans l'Église l'autorité de la hiérarchie, et la démocratie n'y est pas transposable sans plus: les responsabilités ne peuvent aller à l'encontre de la charge des évêques et du Pape.

Le mystère de l'Église

Mais ce sont là des considérations encore superficielles. La véritable raison de nos difficultés, c'est qu'il s'est passé dans l'histoire des hommes quelque chose d'inouï et d'impensable: Dieu s'est fait petit, Dieu qui est grand, majestueux, sage, puissant, est devenu homme. Nous sommes tellement habitués à dire que «Dieu s'est fait homme en Jésus-Christ» que nous ne pensons pas quelle absurdité cela peut représenter; beaucoup de nos jours, les Juifs notamment, ne peuvent accepter que Dieu devienne homme, et si petit. C'est le mystère de l'Incarnation; les autres religions parlent souvent d'un dieu inconsistant ou lointain, une sorte d'énergie vitale. Dans la vallée du Nil, à Assouan, Louxor et Karnac, se trouvent d'énormes statues taillées dans le rocher, stylisées, hiératiques, qui regardent au-delà du Nil et ne parlent pas, comme dit le psaume. Mais notre Dieu, si grand soit-il, est devenu tout petit. Et l'Église participe au même mystère: elle est en même temps immensément importante, et si humaine — trop humaine, dirait Nietzsche.

L'Église est tout ensemble visible et invisible, mais l'Église invisible se rend visible: elle est là où le curé et la communauté se rassemblent comme au jour de Pentecôte. Nous ne pouvons comprendre l'Église que lorsque nous disposons d'une sorte d'organe qui peut en même temps voir le visible et l'invisible. Il faut les yeux humains et le regard de la foi: l'Église est incompréhensible en dehors de ce regard de foi; c'est pourquoi nous disons dans le *Credo*: «je crois en l'Église une, sainte, catholique et apostolique».

Parce que l'Église est terriblement visible, nous disons: c'est beau à entendre, mais est-ce vrai? Il y a Dieu, il y a le Christ, il y a l'Église, il y a les sacrements, il y a la hiérarchie, il y a l'eucharistie. Et plus vous vous approchez — et l'eucharistie est toute proche, sur l'autel —, plus c'est difficile à croire. Dans une conversion, on passe d'abord à Dieu, ensuite au Christ, ensuite à la hiérarchie, puis aux sacrements, et enfin à l'eucharistie. Et quand on perd la foi, on va pour ainsi dire en sens inverse. On commence à ne plus croire à l'eucharistie, ensuite à la hiérarchie, puis à l'Église, puis au Christ, et finalement on devient athée, on ne croit plus en Dieu. De plus, lorsqu'on veut parler du mystère de l'Église, visible et invisible, on ne peut se suffire de concepts. Ils sont toujours précis, parfois concrets, mais ne peuvent signifier qu'une seule chose. Or, quand on parle de l'Église, il faut toujours affirmer à la fois le visible et l'invisible. Qu'est-ce qui peut

exprimer deux vérités en même temps? Seules les images ont cette capacité de suggérer plusieurs choses à la fois. Si on désigne l'eau par un concept univoque, on dira H₂O. Mais cela n'indique pas la fraîcheur de l'eau. Or, dans la Bible, mais aussi dans les sacrements, l'eau suggère deux choses différentes et opposées: elle est en même temps féconde, donnant la vie, et mortifère, parce qu'on peut se noyer dans l'eau. Elle attire et en même temps, elle repousse, parce qu'elle dit à la fois la mort et la vie. Baptiser dans l'eau signifie en même temps faire mourir au péché, et donner la grâce, la vie.

Ainsi, quand on évoque l'Église, il ne suffit pas de dire seulement institution, hiérarchie, autorité; ces termes-là sont incomplets. Il faut encore des images tout à fait ordinaires: l'arche de Noé, le déluge, la création, les quatre fleuves dans le paradis... Ou les images prises dans la vie du berger: le troupeau, les brebis, le pasteur. Ou bien dans le monde de l'agriculture: l'Église est le champ de Dieu, le verger de Dieu. Ou bien dans la construction: elle est le Temple, ou la maison familiale; c'est une ville, mais où il est agréable d'habiter, comme dit le psaume. Ou bien ce sont les images du mariage, de l'homme et de la femme, époux et épouse: l'Église est «l'Épouse du Christ». De sorte qu'on ne peut parler de l'Église sans image, sauf quand il faut rationaliser les choses. Mais il ne faut pas seulement lire un manuel de théologie pour sentir quelque chose de l'Église, il faut prendre ces images, comme faisaient les Pères de l'Église et saint Paul avant eux.

Il est inutile de rêver d'une Église parfaite. Il faut lui laisser son côté humain. Ce n'est pas agréable, souvent par notre faute. Que cela peut être difficile de croire à l'Église invisible, cela, je l'ai vécu souvent. Pourtant, elle est «noire» et elle est «belle». Cette Église-là qui commet ces fautes, c'est l'Église du Christ. Oui, c'est difficile à croire. Est-ce plus facile de croire au Christ? Ah, détrompez-vous. Il y a dans le Christ le même mystère du visible et de l'invisible. Comment est-ce que Dieu ne peut parler que l'araméen? Pourquoi est-ce qu'il est venu il y a 2000 ans et pas maintenant, à l'ère d'internet? Pourquoi ces voyages au-delà de la mer, et ces siècles avant que l'Évangile n'atteigne toutes les frontières du monde? Cela, je ne le sais pas. Saint Paul aussi a dû mettre un peu de temps avant de discerner cette Église visible. Lorsque on lit les premières épîtres comme la I^{ère} aux Corinthiens, on voit que Paul était fort occupé par ce qui se passait dans ses «paroisses» de Corinthe, de Thessalonique et de Rome. Paul est toujours aux prises avec des questions immédiates, il a en quelque sorte des problèmes de curé qui doit régler les affaires. Et c'est quand il est en captivité, beaucoup plus tard, quand il ne peut plus faire grand chose, c'est dans ses épîtres aux Éphésiens et aux Colossiens, qu'il regarde d'un peu plus loin, mais avec un regard plus profond, surtout dans l'épître aux Éphésiens, où il parle de l'Église comme Épouse du Christ. Paul a dû en quelque sorte prendre de l'âge avant de s'habituer à voir que l'essentiel dans l'Église est invisible. Peut-être que dans notre vie aussi, ce n'est qu'au moment où on prend de l'âge, que le regard devient plus intérieur...

Un corps mystique

Pourquoi donc l'acharnement que l'on constate parfois contre l'Église et la religion (mais surtout contre l'Église), est-il si fort? Je crois que la violence que l'on fait à l'Église ne peut s'expliquer que parce que l'on sent que quelque part, derrière cette façade visible avec des défauts, il y a quelque chose de plus fort. Si l'Église et la foi n'étaient qu'une illusion, pourquoi mettre à mort les chrétiens, un toutes les cinq minutes, à notre époque? Parce qu'il y a quelque chose derrière le visible qui est beaucoup plus important: l'Église est le Corps mystique du Christ.

Ce qui ne veut pas dire corps irréel, imaginaire. «Corps mystique» signifie qu'entre le bas et le haut, le visible et l'invisible, existe une union mystérieuse. Ce n'est pas allégorique, ce n'est pas métaphorique, ce n'est pas une simple comparaison avec le corps, il ne s'agit pas d'un corps moral, ce n'est pas un regroupement autour du personnage historique qu'est Jésus. Il ne faut pas diluer la réalité du Corps mystique dans l'imaginaire. «Mystique» veut dire qu'il y a une union mystérieuse entre le Christ ressuscité, Fils de Dieu, et son Église. Notre conviction, c'est que l'Église n'est certes pas le Christ, mais qu'ils sont inséparables l'un de l'autre, et qu'il ne faut pas diluer le Corps dans l'imaginaire de l'allégorie. Chaque fois qu'on trouve un défaut, quelque chose qui ne va pas bien, des fautes ou des déficiences, il s'agit de renouveler notre foi dans l'Église - ce qui n'est pas refuser de voir ses fautes.

Notre Mère

Peut-être le plus beau nom que porte l'Église est-il le nom de «Mère». Une mère donne la vie, et nous avons besoin d'une mère. À une certaine époque, on a connu des tendances, surtout dans le protestantisme, où la foi fut presque réduite à la philosophie. Les grands penseurs du XIX^e siècle, en Allemagne, à la suite de Hegel par exemple, ont cantonné l'Église au monde de l'idéologie. Or, «les idées n'ont pas de mère», disait K. Rahner, ce sont des produits de l'esprit; il leur manque quelque chose de charnel, de profondément chaleureux. Nous ne sommes peut-être pas suffisamment conscients de ce que le catholicisme, parce qu'il accepte le rôle de la Mère de Dieu dans la rédemption, (et pas simplement dans son rôle de mère biologique de Jésus), apporte à notre religion. Le mot «chaleur» est peut-être le plus indiqué pour parler du côté maternel de l'humanité du catholicisme; on peut exagérer, quand Marie fait presque de l'ombre au Christ, dans l'esprit des fidèles. Mais Marie a gardé le catholicisme dans un profond humanisme.

Si nous ne comprenons pas cette maternité de la Vierge Marie, nous ne comprendrons jamais bien l'Église. Et ceux qui n'aiment pas l'Église, n'aimeront pas Marie. Lorsque quelqu'un aime vraiment l'Église, il est toujours marial, ou presque toujours. L'amour marial et l'amour de l'Église sont du même type. C'est un amour où le corps entre, avec l'esprit et le cœur. C'est probablement vrai pour toutes les Églises, mais l'Église catholique en particulier a quelque chose de

féminin. D'ailleurs, presque dans toutes les langues, le terme «Église» est du féminin. Il y a là, disons, une espèce de féminité maternelle, d'une profondeur et d'une chaleur inexplicable sans la Vierge Marie. Et c'est là quelque chose de très beau. Je me plais dans cette Église où existe ce sentiment profond de maternité, de féminité, de finesse, de calme, de compréhension, de consolation, qui souligne toujours le positif des choses: ne pas donner la loi uniquement, mais être la porte de la nouvelle miséricorde. Dieu est miséricorde, et le Christ aussi, bien sûr, mais la «Mère de miséricorde», c'est le titre de gloire de la Vierge Marie.

Homme ou femme d'Église

Il existe aussi un type d'hommes, d'êtres humains qu'on désigne, dans le bon sens du terme, comme hommes ou femmes d'Église. L'homme d'Église, l'*homo ecclesiasticus*, c'est un type d'homme (ou de femme) qu'on reconnaît immédiatement. Quand on dit à quelqu'un: «bienheureux les pauvres, bienheureux les doux, bienheureux ceux qui sont persécutés pour la justice, bienheureux ceux qui sont patients, bienheureux ceux qui sont purs dans leur cœur...», et que cela le fait vibrer, voilà un chrétien. Parce que, de nature, nous n'aimons pas la pauvreté; nous dirions: «bienheureux les riches, bienheureux ceux qui ont raison, bienheureux ceux qui disent: il faut agir, et ne pas être trop patient; il s'agit de gagner sa cause, et non pas se faire persécuter». Mais le chrétien, c'est l'homme des béatitudes, celui qui vibre au message qu'on voit réalisé en saint François d'Assise. C'est la personne qui a ce que j'appellerais des besoins seconds, latents. Les besoins de posséder, de savoir, de commander, etc., sont des besoins premiers. Mais il y a d'autres besoins qui sont en quelque sorte sous la peau, et qui rendent heureux, comme l'était François d'Assise. La pauvreté donne une joie seconde qu'il faut réveiller.

Être homme ou femme d'Église, c'est aussi faire preuve d'une grande loyauté vis-à-vis d'elle. Ce qui ne veut pas dire ne pas voir ses défauts, mais être loyal malgré eux. Une loyauté qui ne coûte rien n'est pas une véritable loyauté, mais un don naturel, ou presque. Ce type d'homme aime l'histoire de l'Église, et, sans mélancolie pour un âge d'or supposé, il considère cette histoire avec une certaine émotion. Or, on étudie beaucoup trop peu l'histoire de l'Église. Au-delà des croisades ou de l'inquisition, il y a d'autres moments qui sont incroyablement forts. Par exemple, lorsque saint Bernard entre à Cîteaux avec une trentaine de membres de sa famille. C'étaient de nobles chevaliers qui avaient connu toutes sortes de choses dans leur vie. À la mort de saint Bernard, quelques années plus tard, il y avait plus de mille abbayes en Europe, fondées ou inspirées par lui. À la même époque, les grands mystiques du Moyen Âge, souvent des femmes, nous ont laissé une littérature incroyable... Nous nous attardons très peu à l'histoire de l'Église, parce qu'elle est «noire», à certains moments. Mais elle est «belle» aussi, et il faudrait que nous le reconnaissions davantage.

La tradition et le magistère

L'homme d'Église a donc le sens de la tradition, mais aussi du magistère. Je me rappelle du Pape Jean-Paul II. Je suis allé parfois chez lui, quand j'étais jeune encore, et j'osais lui dire: «Saint Père, il y a quand même des choses qui ne vont pas». Et Jean-Paul II ne répondait jamais; il écoutait, et puis, à la fin, après mon exposé, il disait: Mmm, Mmm, Mmm... Et j'ai vu son visage dire (bien que lui-même ne l'exprimait pas): celui-là a encore beaucoup à apprendre. Jean-Paul II avait une immense accessibilité. On pouvait tout lui dire, et à la fin, il répondait, mystérieusement: Mmm, Mmm, Mmm. Un homme d'Église, c'est encore quelqu'un qui aime les Pères. Pour Newman, les Pères de l'Église sont davantage mères que pères dans la foi: «Dans cette Église des Pères, je reconnus ma Mère spirituelle... Le renoncement de ses ascètes, la patience de ses martyrs, l'irrésistible détermination de ses évêques, l'élan joyeux de sa marche en avant m'exaltaient et me confondaient à la fois»⁶. C'est écrit au moment où il était encore anglican, avant sa conversion. Pourquoi les Pères de l'Église? D'abord parce qu'ils ont vécu plus près du Christ que nous. Ils ne sont pas préoccupés par l'intelligence des textes, à la manière des exégètes modernes. Mais ils ont un sens des images que nous n'avons plus. Dans leurs catéchèses mystagogiques, ils expliquent, à propos du baptême, par exemple, que, lorsque Moïse jetait son bâton dans les eaux amères, et qu'elles en devenaient douces, ce bâton, c'était déjà le bois de la croix. Ou encore, que l'Église est l'arche de Noé qui danse sur les flots. Et que la branche d'olivier, c'est la victoire du Christ sur le déluge. Toutes les figures de l'Ancien Testament qu'on trouve dans les catacombes et dans les mosaïques des grandes basiliques romaines, ou dans les baptistères, sont une lecture de ces signes dans la foi. Pour goûter au charme des Pères de l'Église, il faut évidemment une certaine introduction, mais ils sont les pères et les mères de nos âmes, les pères et mères de l'Église.

L'accueil de tous

Un membre de l'Église a aussi le sens de la solidarité, de l'humilité et beaucoup de compréhension. Parfois, quand il se passe des choses insolites dans l'Église, j'ai envie de faire comme Jean-Paul II: Mmm! Je ne dis pas que j'approuve tout. Mais nous sommes des hommes, et l'Église est humaine. Quand on aime l'Église, on accepte les différences de mentalité et de sensibilité. Il peut y avoir dans l'Église des Pierre, des Paul, des Jean et des Jacques, des André et Philippe, qui ont une sensibilité et une mentalité différente, mais qui appartiennent tous à l'Église. On a besoin de Pierre pour donner la stabilité à l'Église; c'est le gouvernail du bateau, c'est Pierre; tout ne doit pas être gouvernail dans le bateau, mais il en faut un. Paul, c'est tout le contraire, l'adaptabilité de l'Église, qui permet de toujours voir les signes des temps, et de saisir tout de suite: c'est cela qu'il faut faire; c'est saint Paul, ce n'est pas du tout saint Pierre. Saint Jean, c'est la chaleur dans l'Église, le feu, la flamme, la prière. On a besoin d'un Jean. Il y a des Jacques dans l'Église. Ce sont ceux qui ont étudié, disons, le droit canon. Il faut des règles

dans l'Église. Ce n'est pas toujours très enthousiasmant, et cela peut être très ennuyeux quand elles deviennent trop prépondérantes; mais il faut des Jacques aussi. Et Philippe et André, c'est la logistique, ce sont ceux qui trouvent les pains et les petits poissons pour la multiplication des pains; et ce sont ceux qui ont conduit les Grecs près de Jésus, juste avant sa passion. Un homme d'Église a du respect pour les Pierre, les Paul, les Jean, les Jacques, les Philippe, les André... Il y a différents types dans l'Église et plusieurs sensibilités, théologiques et autres, et on a besoin de tous.

L'amour des simples, et par-dessus tout, l'espérance

Un homme d'Église, c'est aussi quelqu'un qui comprend les gens simples dans l'Église, qui aime ces petites gens qui vont en pèlerinage à Montauigu ou à Banneux ou à Beauraing, ceux dont la simplicité de la foi se montre ostensiblement. Un jour, dans un lieu de pèlerinage, où il y avait des valves pour afficher ses intentions, j'ai vu deux petits papiers affichés l'un à côté de l'autre. Sur l'un il était écrit: «Vierge Marie, ramène-moi mon mari», chose sérieuse. Et tout à côté, il y avait: «Vierge Marie, mon petit chien s'est enfui, ramenez-le moi». Il y a bien une différence, mais c'est d'une telle vérité! Un homme d'Église respecte cela et, parfois, se replonge dans la piété populaire et en tout cas l'estime.

Certains se demandent si l'Église prend toujours les justes décisions. Peut-être pas, mais Dieu écrit droit avec des lignes courbes. En tout cas, l'Église ne déchire pas la tunique sans couture, de même que, près de Jésus en croix, les soldats romains ne l'ont pas fait. L'homme d'Église ne se met pas en opposition, il ne nuit pas à l'unité de l'Église; non pas qu'il faille assumer tout «pour le bien de la paix», mais parce qu'il convient d'être toujours habité par l'espérance, à sa place de matelot. Et un matelot ne perd jamais l'espérance d'arriver à bon port, même si l'horizon semble toujours reculer. On peut perdre la foi, c'est grave, mais on peut la récupérer, ce n'est pas rare aujourd'hui. Combien de gens, à 40 ou 50 ans redécouvrent-ils la foi! Ils sont partis, et quand leur enfant fait sa première communion, ils reviennent. Quand on perd la foi, disons qu'on a une arythmie du cœur, c'est une extra systole; ce n'est pas agréable, mais ce n'est pas mortel. Quand on perd la charité, c'est plus fort; disons qu'on fait un infarctus, mais les rescapés d'infarctus, aujourd'hui, courent les rues. Mais quand on perd l'espérance, c'est un arrêt de cœur, c'est la mort. C'est pourquoi Satan tente toujours les saints à la fin de leur vie, non pas contre la foi ou la charité, mais contre l'espérance, comme sainte Thérèse de Lisieux, éprouvée à la fin de sa vie par la difficulté de croire à la vie éternelle. Ce n'est pas pour rien que, dans le «Je vous salue, Marie», nous disons: «priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort». Quand j'étais petit, je me disais: mourir, ce n'est pas encore «maintenant», alors pourquoi dire déjà «l'heure de ma mort»? Dans l'ouvrage de Bernanos, *Le journal d'un curé de campagne*, la grande épreuve du jeune prêtre, c'est de perdre toute espérance. Le jeune curé, tout à la fin du livre, alors qu'il se rendait chez le médecin,

doit s'arrêter chez un ami défroqué. C'est dans le lit de cet ami qu'il meurt. Et l'ami, après sa mort, écrit au curé de Torcy: «tout juste avant sa mort, je l'ai entendu dire: 'tout est grâce', je crois». C'est une citation de la jeune Thérèse, justement, au moment où elle envisage elle-même de mourir sans les derniers sacrements.

Conclusion

On pourrait terminer par la phrase fameuse de Jeanne d'Arc devant ses juges. Cette jeune femme sans lettres a eu des formules éblouissantes, notamment: «de Jésus Christ et de l'Église, il m'est avis que c'est tout un, et qu'il ne faut pas faire difficulté de cela». Ainsi, nous pouvons aimer l'Église en tout temps, comme le cardinal de Lubac, dans un livre éblouissant sur l'Église, rédigé à un moment où Rome lui avait interdit d'enseigner:

« Il se peut que bien des choses, dans le contexte humain de l'Église, nous déçoivent. Il se peut aussi que nous y soyons, sans qu'il y ait de notre faute, profondément incompris. Il se peut que, dans son sein même, nous ayons à subir persécution. Le cas n'est pas inouï, quoiqu'il faille éviter de nous l'appliquer présomptueusement. La patience et le silence aimant vaudront alors mieux que tout... nous penserons que jamais l'Église ne nous donne mieux Jésus Christ que dans ces occasions qu'elle nous offre d'être configurés à sa passion... Soyons heureux, si nous achetons alors au prix du sang de l'âme, cette expérience intime qui donnera de l'efficace à nos accents, lorsque nous aurons à soutenir quelque frère ébranlé, lui disant avec saint Jean Chrysostome: «Ne te sépare point de l'Église! Aucune puissance n'a sa force. Ton espérance, c'est l'Église. Ton salut, c'est l'Église. Ton refuge, c'est l'Église. Elle est plus haute que le ciel et plus large que la terre. Elle ne vieillit jamais, sa vigueur est éternelle »⁷.

¹ Intervention (dont on a gardé le style oral) à la session homonyme, donnée au Centre spirituel Notre-Dame de la Justice de Rhode-Saint-Genèse, le 12 juin 2011. Nous remercions le Cardinal et les organisatrices de nous en avoir confié la publication.

² Traduction de la nouvelle Bible de Jérusalem.

³ «Un événement religieux d'une portée immense est en train de s'accomplir: l'Église connaît un réveil dans les âmes». C'est le début d'un article de la revue

Hochland, paru en 1921 et repris dans *Vom Sinn der Kirche* 1, 1922.

⁴ Sg 2, 12 s.

⁵ Selon Merleau-Ponty dans « Foi et bonne foi » par exemple, le chrétien, quoiqu'il soit «mauvais conservateur », est aussi un « révolutionnaire peu sûr » (in *Sens et non sens*, 1948, 315-316).

⁶ *Apologia pro vita sua*, Ad Solem éditions, Genève 2003, 166.

⁷ Méditation sur l'Église, 184 s.

LES VIRAGES ET L'ART DE NAVIGUER

Sr Pat Farrell, OSF

Sœur Pat Farrell, franciscaine, est présidente de la LCWR (Leadership Conference of Women Religious) qui regroupe 80% des supérieures majeures des États Unis. Après un discernement sur « l'évaluation doctrinale » reçue de la part de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, elle a adressé les paroles qui suivent aux 900 religieuses réunies en assemblée le 10 août 2012, à St Louis, Missouri.

Allocution de la Présidente à l'Assemblée 2012 de la LCWR.

Original en anglais

L'allocution que je vais vous donner n'est pas celle que j'avais imaginée. Après la sérénité contemplative de notre assemblée de l'été dernier, j'envisageais simplement de développer, du point de vue de la vie religieuse contemporaine, certains aspects de la nouveauté que Dieu continue de susciter. De fait, la nouveauté s'est imposée à nous. Mais je ne pensais pas vraiment à l'évaluation doctrinale.

Il s'est manifestement produit un virage ! Un mouvement important dans l'Église, dans le monde, a atterri chez nous. Nous vivons un temps de crise, ce qui est déjà porteur d'espoir. Notre conférencière principale Barbara Marx Hubbard l'a bien montré, la crise précède la transformation. Il semblerait qu'une transformation ecclésiale, voire une transformation cosmique, cherche à percer. L'évaluation doctrinale que nous avons reçue nous donne l'occasion d'y contribuer. Nous n'avons pas recherché cette controverse. Mais je ne pense pas qu'elle nous soit arrivée par hasard. La visite apostolique a galvanisé la solidarité parmi nous. Notre réflexion sur la vie contemplative a fait mûrir notre profondeur spirituelle. Ce sera bientôt le 50e anniversaire de Vatican II. Pour nous qui avons pris à cœur le Concile et qui avons été façonnées par lui, c'est très important ! Autant de signes qui nous font reconnaître avec une clarté émouvante que nous vivons une heure bien différente. Je vois que ma prière, ces jours-ci, prend souvent la forme des lamentations. Oui, un déplacement s'est produit ! Et nous voici dans l'œil d'un cyclone ecclésial, sous les projecteurs, un micro planté devant nous. À quoi sommes-nous invitées, où est l'occasion à saisir, la responsabilité à prendre ? Notre énoncé de mission nous rappelle que le temps qui nous est donné est sacré, que l'autorité dont nous sommes investies est un don et que les défis qui se présentent sont des grâces.

Je pense que ce serait une erreur d'accorder une importance démesurée à l'évaluation doctrinale. Nous ne pouvons pas la laisser accaparer une trop grande part de notre temps et de notre énergie, nous distraire de notre mission. Ce n'est pas la première fois qu'une forme de vie religieuse heurte l'Église institutionnelle. Et ce ne sera pas non plus la dernière. Nous avons vu une visite apostolique, la Commission Quinn, l'intervention du Vatican à la CLAR et chez les Jésuites. Plusieurs des fondateurs et des fondatrices de nos instituts ont dû lutter longuement pour obtenir la reconnaissance canonique. Certaines, certains ont même été réduits au silence ou excommuniés. Quelques-uns, comme Mary Ward et Mary McKillop, furent ensuite canonisées. Il y a une tension existentielle inhérente aux rôles complémentaires de la hiérarchie et des religieux, et il est peu probable qu'elle disparaisse.

Dans un monde ecclésial idéal, ces différents rôles sont assumés sous une tension créatrice, dans le respect et l'appréciation mutuels, en un contexte de dialogue ouvert, pour l'édification de l'Église universelle. L'évaluation doctrinale semble indiquer que nous ne vivons pas aujourd'hui dans un monde ecclésial idéal.

Je pense aussi que ce serait une erreur de sous-estimer l'importance de l'évaluation doctrinale. L'impact historique de ce que nous vivons est évident pour chacune de nous. Il ressort du soin avec lequel les membres de la LCWR ont su réagir et ne pas réagir, en s'efforçant de parler d'une seule voix. Nous l'avons perçu lors d'entretiens privés avec des prêtres et des évêques inquiets. Cela transparaît dans la vague d'appuis que nous recevons de nos frères religieux et des laïcs. De toute évidence, ils partagent notre inquiétude devant l'intolérance face aux opinions divergentes de personnes dont la conscience est éclairée, ou devant le rôle étriqué qu'on continue de réserver aux femmes. Voici quelques extraits de l'une des nombreuses lettres que j'ai reçues : « Je vous écris parce que j'observe ce qui se passe à ce moment charnière dans l'histoire spirituelle de notre planète. Je crois que tous les fidèles catholiques se doivent de se joindre à vos efforts et qu'il faut traiter cette crise comme le catalyseur qui déclenchera au XXI^e siècle un débat ouvert en lâchant un courant d'air frais sur toutes les verrières du pays. » Oui, les enjeux sont considérables. Dans tout cela, nous ne pouvons qu'avancer dans la véracité et dans l'intégrité. Espérons que nous saurons le faire dans un esprit qui contribuera au bien de la vie religieuse partout dans le monde et à la guérison de l'Église fragmentée que nous aimons tant. Ce n'est pas simple. Nous sommes sur la corde raide. Heureusement, nous avançons ensemble.

À la lumière de la communication de Barbara Marx Hubbard, il est facile de voir dans ce qui se joue à la LCWR le microcosme d'un monde en évolution. Niché dans le vaste changement de paradigme en cours aujourd'hui. L'effondrement et la percée cosmiques que nous visons nous offrent un contexte plus large.

Nombre d'institutions, de traditions et de structures semblent se dessécher. Pourquoi? Je pense que les assises philosophiques de notre façon d'organiser la réalité ne tiennent plus. La famille humaine est mal servie par l'individualisme, le patriarcat, l'obsession de la rareté ou la concurrence. Le monde fait éclater les structures dualistes (supérieur/inférieur, gagner/perdre, bon/mauvais, domination/soumission). Émergent à leur place l'égalité, la communion, la collaboration, la « synchronicité », l'expansivité, l'abondance, l'intégrité, la mutualité, l'intuition et l'amour.

Ce virage, quoique douloureux, est une bonne nouvelle ! Il annonce un avenir porteur d'espérance pour notre Église et notre monde. Élément naturel du progrès de l'évolution, il ne nie et ne sous-estime aucunement ce qui a précédé. Et il n'y a pas lieu non plus de craindre les mouvements cataclysmiques de la spirale du changement autour de nous. Il suffit de prendre conscience de ce mouvement, de s'y glisser et de se laisser porter par lui. En fait, toute la création gémit dans les douleurs d'un grandiose enfantement. L'Esprit de Dieu continue de planer sur le chaos. Ce qu'exprime le poème bien connu de Christopher Fry :

Le cœur humain est capable d'aller jusqu'au bout avec Dieu.

Il peut faire froid, il peut faire nuit

Mais ce n'est pas l'hiver.

La glace de la misère des siècles se fissure, se brise, se met en marche.

Le tonnerre qui gronde est celui de la banquise.

Le dégel, le déluge, l'éclosion du printemps.

Dieu soit loué, ce temps est à nous:

Le mal se dresse devant nous de toutes parts

Il ne partira que lorsque nous aurons osé

Faire le plus grand pas spirituel qu'on ait jamais fait :

L'enjeu est désormais à la mesure de l'âme.

Le projet, c'est l'exploration de Dieu... Christopher Fry – A Sleep of Strangers

J'aimerais vous suggérer quelques façons de naviguer à travers les changements grands et petits que nous connaissons. Depuis l'avenir, Dieu nous appelle. Je suis convaincue qu'on est en train de nous préparer à une nouvelle irruption du Règne de Dieu. Qu'est-ce qui peut nous y préparer? Peut-être trouvons-nous des réponses dans notre ADN spirituel. Des outils qui nous ont servi pendant des siècles sont encore, me semble-t-il, une boussole capable de nous guider aujourd'hui. Examinons-en quelques-uns, un par un.

1. Comment naviguer? Grâce à la contemplation

Comment pourrions-nous aller de l'avant sinon en partant d'une prière

profonde? Nos vocations, nos existences commencent et culminent dans le désir de Dieu. Pendant toute une vie, nous avons été attirées par l'union au mystère divin. La Présence est notre véritable demeure. Le chemin de la contemplation, que nous avons suivi ensemble, est la voie la plus sûre vers l'obscurité à travers laquelle Dieu nous guide. Dans l'impasse, seule la prière crée l'espace où puisse émerger ce qui veut se manifester. Nous sommes aujourd'hui dans l'impasse. Il nous faut recueillir notre sagesse collective. Elle germe dans le silence, comme nous l'avons vu pendant les six semaines qui ont suivi la publication du mandat de la Congrégation pour la doctrine de la foi. Nous attendons que Dieu sculpte en nous un savoir plus profond. Nous prions avec Jan Richardson :

Tu nous évides, Seigneur, pour que nous puissions te porter, et tu ne cesses de nous combler pour nous vider à nouveau. Adoucis nos espaces intérieurs et rends-les vigoureux pour que nous puissions t'accueillir avec moins de résistance et te porter avec plus de profondeur et de grâce.

Voici une image de la contemplation : la prairie. Les racines de l'herbe des prairies sont extraordinairement profondes. L'herbe des prairies enrichit la terre. C'est elle qui produit le sol fertile des Grandes Plaines. Les racines profondes font respirer le sol et se décomposent en un humus aussi riche que fécond. Remarquez qu'une prairie en bonne santé doit être incendiée régulièrement. Elle a besoin de la chaleur du feu et de la combustion de l'herbe pour faire remonter à la surface du sol les nutriments des racines profondes, qui alimenteront les nouvelles pousses. Ce brûlis me rappelle une autre image. Il y a en Australie une sorte d'eucalyptus dont la graine ne peut germer que lors d'un incendie de forêt. La chaleur intense fissure la coque de la graine et lui permet de se développer. Peut-être y a-t-il aussi en nous de profonds replis de notre être qui ne peuvent être activés que lorsque nous sommes dépouillées de couches plus superficielles. Nous sommes émondées et purifiées dans la nuit obscure. La contemplation et le conflit nous meulent tel un paillis pour nous rendre fécondes. Et comme l'incendie de la prairie fait remonter à la surface l'énergie emmagasinée dans les racines, la contemplation nous pousse à l'action fructueuse. C'est le semis, la pépinière de la vie prophétique. Dieu s'en sert pour nous façonner et nous affermir en vue de ce qu'il faut aujourd'hui.

2. Comment naviguer? D'une voix prophétique

La vocation à la vie religieuse est par nature prophétique et charismatique, elle offre un style de vie alternatif à celui de la culture dominante. L'appel de Vatican II, que nous avons entendu et suivi si consciencieusement, nous exhortait à répondre aux signes de notre temps. Pendant cinquante ans, les religieuses des États-Unis ont essayé de le faire, d'être une voix prophétique. Rien ne garantit, toutefois, que nous puissions être prophétiques du seul fait

de notre vocation. La prophétie est à la fois un don de Dieu et le fruit d'une ascèse rigoureuse. Il faut que notre enracinement en Dieu soit assez profond et notre lecture du réel assez claire pour devenir voix de la conscience. Il est habituellement facile de reconnaître la voix prophétique authentique. Elle a la fraîcheur et la liberté de l'Évangile : ouverte, elle prend le parti des sans-droits. La voix prophétique ose la vérité. On l'entend souvent dans la remise en question de l'autorité établie, dans le dévoilement de la souffrance humaine et des besoins restés sans réponse. Elle conteste les structures qui excluent les uns au profit des autres. La voix prophétique appelle à l'action et au changement.

En considérant de nouveau les virages grands et petits de notre temps, à quoi ressemblerait une réponse prophétique à l'évaluation doctrinale? Je pense qu'elle serait humble, mais sans servilité; enracinée dans la conviction de ce que nous sommes, mais sans pharisaïsme; sincère, mais dans la douceur et sans aucune crainte. Elle poserait des questions pertinentes. Sommes-nous invitées à un émondage nécessaire, et y serions-nous ouvertes? Cette évaluation doctrinale traduit-elle une inquiétude ou veut-elle être une reprise en mains? L'inquiétude naît de l'amour et appelle à l'unité. La reprise en mains par la peur et l'intimidation serait un abus de pouvoir. La légitimité institutionnelle que nous confère la reconnaissance canonique nous permet-elle de vivre de manière prophétique? Nous donne-t-elle la liberté de poser les questions que se posent des consciences éclairées? Sait-elle accueillir les réactions d'une Église qui prétend respecter le *sensus fidelium*, le sens des fidèles? Comme le dit Bob Beck, « un corps social qui ne dispose pas de mécanisme pour enregistrer le dissentiment est comme un organisme qui ne sentirait pas la douleur. Il n'a aucun moyen de capter les réactions qui indiquent que ça ne va pas. Par ailleurs, un corps social qui ne vit que du dissentiment est aussi dysfonctionnel qu'un organisme en état de douleur constante : les deux ont besoin de soins. »

Quand je pense à la voix prophétique de la LCWR, je me rappelle notamment la déclaration sur le discours civil de notre assemblée de 2011. Dans le contexte de l'évaluation doctrinale, elle prend à mes yeux une tout autre portée. Saint Augustin a décrit ce que doit comporter le discours civil : « De part et d'autre, renonçons à l'arrogance. Ne prétendons, ni les uns ni les autres, avoir déjà découvert la vérité. Cherchons ensemble quelque chose que nous ne connaissons pas. Car ce n'est que de cette façon que nous pouvons chercher, dans l'amour et la tranquillité, sans l'orgueilleuse présomption de la découverte et de la possession. » De même, à quoi ressemblerait une réponse prophétique aux grands changements de paradigmes de notre époque? J'espère qu'elle comporterait à la fois de l'ouverture et une pensée critique, tout en nourrissant l'espérance. Nous pouvons revendiquer l'avenir que nous désirons et agir en conséquence dès maintenant. Il y faut la discipline de choisir sur quel objet concentrer notre attention. Si, comme le suggère la neurologie, notre cerveau reçoit tout ce sur quoi nous nous concentrons comme une invitation à

le faire advenir, les images et les visions avec lesquelles nous vivons revêtent une grande importance. Nous devons donc engager activement notre imagination pour qu'elle façonne des visions d'avenir. Rien de ce que nous faisons n'est insignifiant. La moindre décision courageuse, consciente, peut contribuer à la transformation du tout. Ce sera, par exemple, le choix d'investir notre énergie dans ce qui nous paraît le plus authentique, et de cesser de nous investir dans ce qui ne l'est pas. Ce genre d'intentionnalité est ce que Joanna Macy appelle l'espérance active. Elle est à la fois créatrice et prophétique. Dans la difficile période de transition que nous traversons, l'avenir a besoin de notre imagination et de notre espérance. Pour reprendre les mots du poète français Edmond Rostand, « C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière; il faut forcer l'aurore à naître en y croyant. »

3. Comment naviguer? Dans la solidarité avec les marginalisés

Nous ne pouvons vivre une vie prophétique sans être proches de ceux et celles qui sont vulnérables et marginalisés. Avant tout, c'est là notre place. Notre mission consiste à nous donner dans l'amour, en particulier à ceux qui sont le plus dans le besoin. C'est ce que nous sommes en tant que religieuses. Mais en outre, le point de vue des marginaux est un lieu privilégié de rencontre avec Dieu, qui a toujours préféré les exclus. Il y a une sagesse précieuse à glaner de ceux et celles qui vivent dans la marge. Les êtres humains vulnérables nous mettent plus étroitement en contact avec la vérité de notre condition humaine, avec son désordre et ses limites, sa fragilité, son incomplétude et ses inévitables difficultés. Faite dans ce milieu, l'expérience de Dieu en est une de miséricorde absolument gratuite et d'amour libérateur. Les gens qui vivent dans la marge sont moins capables et moins soucieux de sauver les apparences, et ils ont souvent le don d'appeler les choses par leur nom. Le fait de vivre parmi eux peut nous aider à nous situer dans la vérité sans nous bercer d'illusions. Nous avons besoin de voir ce qu'ils voient pour devenir des voix prophétiques pour notre monde et notre Église en même temps que nous nous efforçons d'équilibrer notre vie à la périphérie avec notre fidélité au centre.

Collectivement, les religieuses ont une expérience aussi vaste que variée du ministère dans la marge. N'avons-nous pas eu le privilège de nous tenir avec les populations opprimées? Ne nous ont-elles pas enseigné ce qu'elles ont dû apprendre pour survivre : la résilience, la créativité, la solidarité, l'énergie de la résistance et la joie? Ceux et celles qui vivent la perte jour après jour peuvent nous apprendre à vivre le deuil et à lâcher prise. Ils nous font aussi comprendre à quel moment il ne suffit plus de lâcher prise. Il y a des structures d'injustice et d'exclusion qu'il faut démasquer et éliminer systématiquement. Voici une image de démantèlement actif. Ces photos ont été prises à Suchitoto, au Salvador, le jour de la célébration des accords de paix. Ce matin-là, les gens sont venus de chez eux avec des marteaux piqueurs et ils ont entrepris d'abattre

les bunkers, de démanteler la machinerie de la guerre.

4. Comment naviguer? Grâce à la communauté

Les religieuses ont pu prendre plusieurs virages au fil des années parce qu'elles ont navigué ensemble. Nous sommes les unes pour les autres une grande force ! Au cours des cinquante dernières années, depuis Vatican II, notre vie communautaire a changé de manière spectaculaire. Cela n'a pas été facile, et la situation continue d'évoluer, car aux États-Unis nous devons relever le défi de faire communauté au sein d'une culture individualiste. Néanmoins, nous avons appris de précieuses leçons.

Nous qui assumons des fonctions d'autorité devons constamment relever le défi de respecter un large éventail d'opinions. Nous avons beaucoup appris sur la vie communautaire dans la diversité et sur la célébration des différences. Nous en sommes venues à faire confiance aux opinions divergentes qui nous ouvrent une voie puissante vers une plus grande clarté. Notre engagement envers la communauté nous oblige à le faire, car c'est ensemble que nous recherchons le bien commun.

Nous sommes réellement passées, dans nos congrégations, d'un mode de vie hiérarchisé à un modèle plus horizontal. C'est vraiment étonnant, surtout si on se rappelle la rigidité que nous avons connue. Les structures de participation et les modèles de gouvernement en collaboration que nous avons élaborés ont été libérateurs [*empowering*] et porteurs de vie. Ces modèles pourraient bien être le don, le cadeau que nous avons à offrir aujourd'hui à l'Église et au monde.

L'évolution de notre expérience communautaire nous a amenées à modifier notre façon de comprendre l'obéissance. Voilà qui revêt pour nous une importance primordiale au moment de discerner notre façon de réagir à l'évaluation doctrinale. Comment en sommes-nous venues à comprendre ce que signifie l'obéissance libre et responsable? Une réponse intègre au mandat doit naître de notre façon de comprendre ce qu'est la fidélité créatrice. La Dominicaine Judy Schaefer a remarquablement articulé les fondements théologiques de ce qu'elle appelle « l'obéissance en communauté » ou « l'attention des disciples ». Ces catégories reflètent l'expérience postconciliaire que nous avons faite du discernement et de la prise de décision communautaires comme formes d'obéissance dans la fidélité. « Ce n'est, dit-elle, que lorsque toutes participent activement à l'écoute active que la communauté peut être assurée qu'elle est restée ouverte et obéissante à la plénitude de l'appel et de la grâce de Dieu à chaque instant de son histoire. » N'est-ce pas ce que nous avons fait dans cette assemblée? La communauté est encore une boussole au service de notre navigation. Notre monde a changé. Je célèbre la chose avec vous en reprenant un poème d'Alice Walker, tiré d'un ouvrage intitulé *Hard Times Require Furious Dancing* [Les

temps difficiles appellent une danse frénétique] :

*Le monde a changé
Le monde a changé :
Éveillez-vous et respirez
tout ce qui est devenu possible.
Le monde
a changé :
Il n'a pas changé
sans vos prières,
sans votre détermination
à croire
en la libération
et en la bonté;
sans votre danse
à travers
toutes ces années
où il n'y avait pas
de rythme.
Le monde a changé :
Il n'a pas changé
sans votre présence,
votre amour sauvage
de vous-mêmes
et du cosmos,
il n'a pas changé
sans votre force.
Le monde a changé :
Éveillez-vous !
Faites-vous le cadeau
d'un jour
nouveau.*

5. Comment naviguer? Sans violence

L'effondrement et la percée d'un changement de paradigme massif forment un processus violent. Ce processus appelle la force intérieure d'une réponse non violente. Jésus est en cela notre modèle. Son « inclusivité » radicale a eu de graves conséquences. Il fut rejeté violemment parce qu'il menaçait l'ordre établi. Mais il n'y a personne qu'il ait déclaré son ennemi et il a aimé ceux qui le persécutaient. Jusque dans la défaite apparente de la crucifixion, Jésus n'est jamais devenu victime. Il s'est tenu devant Pilate en affirmant qu'il avait le pouvoir de donner sa vie, et que personne ne la lui arrachait.

À quoi ressemble donc la non-violence pour nous? Ce n'est certainement pas la passivité de la victime. Elle nous pousse à résister, au lieu de collaborer avec le pouvoir abusif. Mais elle suppose qu'on accepte la souffrance au lieu de la refiler à d'autres. Elle refuse d'humilier, de condamner, de menacer ou de diaboliser. En fait, la non-violence exige de nous que nous apprivoisions notre part d'ombre et de fragilité au lieu de la projeter sur autrui. Ce qui nous renvoie à l'unité fondamentale qui nous relie les unes aux autres, même en situation de conflit. La non-violence est créatrice. Elle refuse d'accepter les ultimatums et les prétendues impasses sans faire appel à l'imagination pour les recadrer. Le cas échéant, j'ai bon espoir que nous saurons reconnaître le comportement dommageable et y résister sans rendre le mal pour le mal. Nous pouvons absorber un certain niveau de négativité sans en faire un drame, en choisissant de prévenir l'escalade et les coups en retour. Ce que j'espère, c'est qu'un certain niveau de violence au moins s'arrêtera grâce à nous.

Voici un paratonnerre. La foudre, la décharge électrique provoquée par le choc des masses d'air froid et d'air chaud, peut détruire pratiquement tout ce qu'elle frappe. Le paratonnerre protège en attirant la décharge, en la canalisant et en la dirigeant vers le sol. Le paratonnerre ne retient pas l'énergie destructrice, mais lui permet de plonger vers la terre pour s'y transformer.

6. Comment naviguer? En vivant la joie de l'espérance

L'espérance joyeuse est la caractéristique du disciple authentique. Nous attendons un avenir plein d'espérance face à tout ce qui semble annoncer le contraire. L'espérance nous rend attentives aux signes de l'avènement du Règne de Dieu. Jésus décrit le règne à venir en prenant la parabole de la graine de moutarde.

Arrêtons-nous un instant à considérer ce que nous savons de la moutarde. Même si on peut en faire la culture, la moutarde est une plante envahissante, une mauvaise herbe en somme. L'image que vous voyez représente une variété de moutarde qui pousse dans le Midwest américain. Certains exégètes nous disent que lorsque Jésus parle de la minuscule graine de moutarde qui devient un arbre assez grand pour que les oiseaux du ciel viennent y faire leur nid, il est probablement en train de badiner. Il est ridicule d'imaginer des oiseaux en train de se construire un nid sur le frêle arbrisseau qu'est la moutarde. Ce que Jésus veut dire, c'est probablement quelque chose comme : *Écoutez, ne vous imaginez pas qu'en venant à ma suite vous allez devenir comme de grands arbres. Ne comptez pas devenir des cèdres du Liban ou quoi que ce soit qui ressemble à un puissant empire. Mais même le plant de moutarde, flexible et courbé, peut porter la vie.* La moutarde est le plus souvent une mauvaise herbe. D'accord, la fleur est belle et c'est une plante médicinale. Elle est savoureuse et elle a des vertus thérapeutiques. On peut la cueillir pour la guérison, c'est

sa plus grande valeur. Mais la moutarde est habituellement tenue pour une mauvaise herbe. Elle pousse n'importe où, sans permission. Et le plus remarquable, c'est qu'elle est impossible à contenir. Elle prolifère et peut envahir des champs entiers de cultures. On pourrait même dire que cette petite nuisance était illégale au temps de Jésus. Il y avait des lois qui prescrivaient où il fallait la planter, dans l'espoir d'en contrôler la prolifération.

Bien, que conclure en voyant Jésus recourir à cette image pour décrire le Règne de Dieu? Pensez-y. Nous pouvons vivre dans la joie de l'espérance parce qu'il n'y a pas d'herbicide politique ou ecclésiastique qui puisse étouffer le mouvement de l'Esprit de Dieu. Notre espérance est dans la puissance de Dieu, une puissance absolument impossible à endiguer. En nous engageant à vivre notre vie radicalement à la suite de Jésus, nous pouvons nous attendre à passer pour une mauvaise herbe qu'il faut absolument chercher à contenir. Si les mauvaises herbes du Règne de Dieu sont sarclées quelque part, elles repoussent ailleurs. Il me semble entendre Monseigneur Romero : « Si on me tue, je ressusciterai dans le peuple salvadorien. »

Et c'est ainsi que nous vivons l'espérance joyeuse, prêtes à être de mauvaises herbes toutes tant que nous sommes. Nous vivons de la puissance de la mort et de la résurrection de Jésus. Je garde au cœur une expression de cette foi, qui remonte à l'époque de la dictature au Chili : « *Pueden aplastar algunas flores, pero no pueden detener la primavera.* » Ils peuvent écraser quelques fleurs, mais ils ne peuvent pas retarder le printemps.

Références

- Michael W. Blastic, OFM Conv., « *Contemplation and Compassion: A Franciscan Ministerial Spirituality* ».
- Robert Beck, Homélie pour le 15e dimanche du Temps ordinaire, le 15 juillet 2012, Mount St. Francis, Dubuque (Iowa).
- Judy Cannato, *Field of Compassion: How the New Cosmology is Transforming Spiritual Life*, Notre Dame (Indiana), Sorin Books, 2010.
- Barbara Marx Hubbard, *Conscious Evolution: Awakening the Power of Our Social Potential*, Novato (Californie), New World Library, 1998.
- Joanna Macy et Chris Johnstone, *How to Face the Mess We're in Without Going Crazy*, Novato (Californie), New World Library, 1998.
- Jan Richardson, *Night Visions: Searching the Shadows of Advent and Christmas*, Wanton Gospeller Press, 2010.
- Judith K. Schaefer, *The Evolution of a Vow: Obedience as Decision Making in Communion*, Piscataway (New Jersey), Transaction Publishers.
- Margaret Silf, *The Other Side of Chaos: Breaking Through When Life is Breaking Down*, Chicago, Loyola Press, 2011.
- Alice Walker, *Hard Times Require Furious Dancing*, Novato (Californie), New World Library, 2010.

DES NOVICES ? QUELS NOVICES ?

Fr Jean Claude Lavigne, OP

Dominicain, Jean Claude Lavigne, qui a été directeur général d'« Économie et Humanisme », est actuellement assistant du prier provincial de France des Dominicains. Il a une expérience diversifiée de la vie religieuse (petite communauté mixte avec personnes handicapées, couvents, en France ou en Afrique, comme supérieur ou formateur...). Il donne des conférences dans plusieurs mouvements d'Église, anime des chapitres et prêche des retraites dans de nombreux monastères et communautés religieuses.

Original en français

Une des premières questions entre deux responsables européens de congrégations différentes est probablement : « combien de novices ? », comme d'autres disaient « combien de divisions de chars d'assaut ? ». On a là l'illustration d'une des inquiétudes majeures de la vie religieuse en Europe : celle qui concerne l'avenir des congrégations. Il faut certes s'interroger sur les jeunes européens qui ne nous rejoignent pas pour essayer de comprendre pourquoi nous avons cessé d'accueillir des novices, et ce que nous pourrions faire pour en avoir de nouveau, mais il est plus important de comprendre les types de liens possibles entre les congrégations et les jeunes. Il s'agit moins de faire une étude sociologique, qui ne peut pas être exhaustive, sur les jeunes candidats à la vie religieuse que de comprendre quels types de jeunes sont intéressés, au-delà des clivages contemplatif-apostolique ou intellectuel-pratique, par telle congrégation et pas telle autre. C'est ce lien qui importe et c'est lui aussi qui détermine pour une large part l'avenir de la congrégation qui sera mis en œuvre par les jeunes qui se présentent. Il faut alors tenter de comprendre ce qui permet ou pas un greffage ¹.

Le greffage est un terme d'horticulture pour désigner les procédures d'implantation dans les tissus d'une plante d'un fragment quelconque, prélevé sur une autre plante ou la même plante, pour que celui-ci continue à croître en faisant corps avec la première. La vie ainsi circule et conduit à de nouveaux fruits. Le temps de formation initiale est ce temps du greffage, celui qui associe l'ancien et la tradition avec le neuf et la modernité. Il y a des greffes qui ne prennent pas et il y a des résultats de greffe qui conduisent à des fruits

nouveaux dont certains peuvent être très amers et font regretter le greffage. L'image s'applique bien à nos congrégations : avec les différents types de jeunesses (car il y a une grande hétérogénéité qui devrait nous conduire à nous méfier des discours trop généralisateurs) que nous entraînon dans la vie religieuse, il y a souvent des dynamismes nouveaux, mais aussi parfois des échecs, des dérives et de l'amertume. Les différents types de jeunes qui nous rejoignent sont rarement le reflet de nos désirs, et le prix à payer pour leur intégration apparaît à certains comme trop lourd, pour d'autres au contraire, cela est un vrai bonheur.

Nous nous intéresserons donc à l'articulation jeunesses-congrégations, prise comme le nœud vital qui préside à l'avenir de la vie religieuse. L'analyse ne concerne que l'Europe. La problématique pourrait cependant être mise en œuvre pour les autres continents car l'admission d'un ou d'une jeune dans une congrégation (ou un monastère) est certes l'œuvre de l'Esprit, mais elle passe par la médiation d'une double séduction : de certains types de jeunes pour une congrégation particulière et celle des membres de la congrégation pour ces types de jeunes. Parler de séduction ne veut pas dire une situation malsaine ou des ambiguïtés, mais un intérêt mutuel, une reconnaissance de la présence chez l'autre d'une part de soi². C'est cette séduction qui est l'œuvre de l'Esprit, mais qui devra être « purifiée » des scories des captations mutuelles et des stratégies de fascination.

Chaque type de congrégation, de théologie de la vie religieuse et de rapport entre foi et monde attirent un type particulier de jeunes et ceux-ci à leur tour vont peser sur la spécificité de la congrégation et sa théologie, voire sa spiritualité. C'est ce jeu mutuel qui fait l'appartenance (et pas seulement l'adhésion) à une congrégation et qui permet le déploiement de l'identité personnelle et collective pour chacun. C'est lui qui permettra de se dire religieux de telle ou telle famille et de devenir acteur dans le monastère ou la congrégation. C'est autour de lui que se nouent les défis qu'il faut relever pour ouvrir l'avenir.

Cette approche nous éloigne d'une approche en termes d'offre et de demande ; l'offre étant les congrégations qui veulent accueillir des novices, et la demande étant représentée indistinctement par les jeunes en recherche de vie religieuse. Les logiques du marché ne permettent pas de rendre compte de ce qui se passe dans la démarche d'intégration dans la vie religieuse et les enjeux que cela révèle, justement parce qu'il y a un lien de greffage entre la congrégation et un type particulier de jeunes.

Pour entreprendre une analyse de ces procédures de greffage, il est nécessaire de recourir à la construction d'une typologie qui grossit les traits, mais aide néanmoins à repérer ce qui se passe. Au-delà de la congrégation qui n'attire plus du tout depuis longtemps et n'attirera plus, qui n'a pas démerité

mais qui a été jusqu'au terme de sa mission, six types peuvent être repérés parmi les principaux, mais il y en a sûrement d'autres qu'il faudrait faire apparaître dans une discussion autour de cette problématique.

Le premier type de greffe est celui que tentent les congrégations presque défunctes, que cela soit la réalité ou que cela soit pensé de manière inquiète de cette manière (et beaucoup de congrégations réagissent ainsi de façon pessimiste). Sur un tronc presque sec, une greffe se fait plus facilement avec des jeunes fragiles, qui se laisseront facilement conduire, afin que l'arbre ne meure pas trop rapidement. Ces jeunes fragiles sont nombreux ; la société contemporaine ne produit pas que des jeunes dynamiques, créateurs de la nouvelle culture internet et innovants dans les technologies et les affaires. Elle laisse sur la touche de grands groupes de jeunes fatigués par la vie et la compétition, ayant traversé des échecs nombreux au plan affectif, psychologique ou professionnel, avec des parcours de vie chaotique et des difficultés à vivre. Ces jeunes sont marqués par la précarité existentielle, par des handicaps, par la peur face à l'avenir. Ils ne s'aiment pas, se disqualifient et cherchent en fait à se « caser » pour se reconstruire ou même seulement se construire. Ces jeunes ont soif d'une reconnaissance qui leur permette de se dire que la vie n'est pas insensée et veulent ne pas trop avoir à manifester d'énergie créatrice et d'initiatives ou avoir à se battre. Ils se laisseront, du moins pour un temps, diriger et sont prêts à entrer dans une congrégation qui leur offre un cadre apparent de paix, de prise en charge et déclareront qu'ils veulent servir et obéir, qu'ils veulent s'enfouir en se donnant.... Dans cette perspective des jeunes étrangers de pays pauvres sont des cibles potentielles.

La congrégation qui se livre à ce genre de greffe n'est ni perverse ni méchante ; elle est représentative de beaucoup de congrégations qui attirent et voient arriver ce type de jeunes. Elle cherche à survivre et offre un espace à ces jeunes fragilisés. Elle se montrera peu exigeante pour le discernement et pour intégrer des forces nouvelles. Elle valorisera plus particulièrement la spiritualité du service à rendre, l'obéissance, l'humilité et la disponibilité. En faisant ainsi elle court des risques quant aux personnes agrégées qui ne sont pas incitées à se prendre en main ou à devenir acteurs de leur propre vie et quant à la communauté existante qui ne peut plus faire face aux problèmes quand ces personnes sont nombreuses, qu'elles ont besoin de beaucoup de soutien psychologique (et parfois psychiatriques), qu'elles manquent de dynamisme et de confiance.

Toutes les congrégations ont à faire à ce type de jeunes, mais cela ne se passera pas bien si la congrégation est vivante ou si ces jeunes sont trop nombreux. Il ne faut pas espérer avec ce type de greffage qu'une vraie vie puisse renaître, sauf si l'Esprit Saint qui fait toute chose nouvelle renverse les logiques humaines et cela est toujours possible. Il y a néanmoins fort à parier

que ce greffage sera stérile à terme, triste et difficile à vivre pour tous. Il y a cependant là un défi pour toute l'Église : l'accueil des personnes fragiles dans un monde qui n'admet que les meilleurs.

Le second type de greffe est l'opposé du précédent. Il concerne des communautés très vivantes, affirmatives de leur identité, souvent animées par des leaders forts et attirants. Les jeunes attirant les jeunes, ces congrégations peuvent être florissantes et sont dans une dynamique ascendante : il faudra gérer cette croissance parfois rapide et la nécessité de former ces jeunes. La force de ces groupes est dans la conviction qu'ils sont investis d'une mission de sauvetage du christianisme ou de certaines valeurs ou encore de certaines manières de faire dans un monde décadent ou insignifiant, celui de la mondialisation et de la consommation, de l'éphémère et du laxisme éthique ou religieux. Les jeunes qui se présentent dans ces congrégations sont des personnes de conviction qui se renforcent les unes les autres et par là ne supportent pas facilement ceux qui doutent, s'interrogent, hésitent. L'activité missionnaire ou monastique de ces jeunes est très développée et les congrégations en sont stimulées et renforcées dans leur affirmation identitaire et leur sens d'une responsabilité face à la modernité.

Les instituts de vie religieuse où se présente ce type de jeunes doivent être toujours dans une problématique de combat, de lutte pour la radicalité, l'affirmation de leurs valeurs au risque de la caricature, appelant à la séparation du monde, à la contre-culture, valorisant l'élitisme. Ils doivent faire preuve de créativité et de pugnacité en termes de recrutement car le nombre est pour eux une preuve de la pertinence du combat qu'ils mènent. Si ces jeunes se présentent –erreur de casting– dans d'autres congrégations, cela ne se passera probablement pas bien : la posture de l'excès identitaire ne permet pas une vraie greffe.

Le troisième type de greffage est celui qui se manifeste souvent dans des communautés fortement visibles, souvent chaleureuses et ouvertes au monde des jeunes. Ces communautés peuvent être des branches nouvelles de congrégations anciennes, des communautés marquées par le Renouveau ou simplement des communautés où la liturgie est soignée et déployée. Par leur insertion explicite dans le monde des jeunes, elles polarisent leur intérêt, elles attirent. Parmi ceux et celles qui se montrent intéressés, il y a de nombreux jeunes se définissant comme en recherche de spiritualité, d'expérience mystique. Ce sont souvent des déçus de la modernité trop scientifique et trop exigeante en termes de rentabilité et, plus souvent encore, des grands affectifs, des subjectifs. Ils sont à la recherche d'un style de vie différent, d'un art de vivre alternatif. Ils sont autant représentatifs de la modernité que les « geeks » des technologies de la communication. Ils sont soucieux du dialogue inter religieux, d'une spiritualité trans-dénomination. Ils ont une quête spirituelle qui est parfois éloignée du catholicisme ordinaire, qu'ils soient des convertis récents ou des recommençants.

Ils sont enthousiastes et voient dans la congrégation qui les attire un lieu d'expériences et d'amitié, « d'amour »... Ces jeunes sont souvent profondément spirituels, mais risquent d'avoir beaucoup de difficultés à vivre la règle, les rythmes communautaires réguliers, les aspects domestiques, les réalités économiques car leur subjectivité les pousse à valoriser un certain individualisme. Leur différence culturelle avec le monde catholique classique est un obstacle difficile à surmonter et ils se révéleront assez rapidement déçus par la communauté, critiques par rapport à leur idéalisme excessif. Ils risquent d'être des passagers éphémères dans la communauté qui se fatiguera de ces passages, de ces écarts trop importants ou qui risque de dériver elle-même vers des relations fusionnelles, des réactions trop affectives pour être constructives sur le moyen terme.

Face à ce type de jeunes, le défi est clairement celui de l'intégration dans la culture religieuse et pas seulement spirituelle. Il s'agit de les aider à se centrer sur le Christ, sa Parole, la tradition théologique. Pour entrer dans la vie commune ordinaire, pour découvrir le rôle de la règle, pour prendre en compte le quotidien et les besoins des autres membres de la communauté, il faudra déployer une pédagogie qui ne présuppose aucune évidence, qui parte vraiment de chacune des subjectivités... or dans les communautés nombreuses et organisées cela n'est pas facile. La greffe exigera non seulement de la patience, mais aussi une grande clarté dans la proposition d'une vie religieuse catholique et pas seulement une vie dans un groupe chaleureux de spirituels.

Quatrième type, les refondateurs et refondatrices veulent, quant à eux, restaurer ce qui leur paraît perdu dans les congrégations ou les monastères contemporains. Ils entrent pour refonder, remettre sur rails et introduire de la rigueur et de l'efficacité. Ils ont un tempérament de chefs et de leaders ou d'intellectuels sûrs d'eux-mêmes, ce que la société contemporaine valorise. Ils sont très intégrés dans la modernité, des « gagners » qui ont l'habitude de se battre dans un monde de concurrence et de compétition. Ils donnent à espérer aux anciens par leur forte personnalité, mais ils se révéleront à terme difficiles à intégrer dans la voie moyenne, dans le cheminement collectif qui, dans la réalité des congrégations, n'est pas seulement celui des plus avancés et des moins âgés. Les retardataires les ennuient. Il y a des refondateurs tant dans la vie monastique que dans la vie apostolique : ils ont des idées, des projets, des stratégies... qu'il faut obligatoirement mettre en œuvre selon leur vision pour réussir.

Les communautés qui accueillent ces jeunes refondateurs prennent le risque de dériver fortement dans leur charisme et surtout de vivre une coupure de la congrégation d'autant plus forte qu'elle n'a pas un charisme très précis, ou que l'unité autour de son projet est faible. Les membres âgés de la congrégation vont plus particulièrement souffrir ; cela peut être au bénéfice d'un renouveau, mais cela n'est pas assuré. Le défi sera d'amener ces refondateurs

à entrer dans une histoire qui les dépasse, dans une tradition vivante et non chosifiée, à croire dans les autres et en particulier les plus faibles, d'être patients et de privilégier une dynamique collective. Cela sera difficile et le risque de voir ces jeunes jeter l'éponge est grand : le besoin de dominer (pour le bien) et d'être des « chefs » est souvent trop fort.

Le cinquième type de greffage concerne les « jeunes pro généreux », assez nombreux parmi les candidats dans les familles religieuses anciennes : les branchés de la technologie, de la culture contemporaine des blogs, de l'internet, du monde de la communication, des adeptes de l'efficacité et du look plutôt que du contenu théorique. Ces « pragmatiques de Jésus » veulent mettre leurs compétences modernes de la communication et du marketing, parfois du management, au service de la foi et de la congrégation qui accueille leur créativité. Ils sont généreux et préfèrent travailler pour l'Église plutôt que pour le monde des affaires. Ils regardent le nombre de « clics » que leur blog vantant la congrégation a reçu, le nombre de participants aux activités et aux événements qu'ils organisent. Le « buzz » engendré est la mesure des choses, de l'évangélisation, de la prédication. Les communautés un peu en perte de vitesse ou en recherche de repositionnement dans la société contemporaine sont fascinées par ce qu'apportent ces plus jeunes, ces acteurs de la nouvelle évangélisation. Elles bénéficient par là d'un surcroît de réputation, de célébrité et donc de modernité. Elles peuvent alors retrouver une place dans la société moderne. Cette greffe apparaît alors comme un succès et peut l'être en vérité à condition que la congrégation qui accueille soit préparée à cette aventure de la communication. Une congrégation qui peine à intégrer cette nouvelle culture risque d'éclater avec d'un côté les communicants et de l'autre les réfractaires qui sont trop âgés ou qui croient que les éléments spirituels, liturgiques ou théologiques qui constituent la vie religieuse ne peuvent être pris en compte par une stratégie de communication.

Le défi principal est de ne pas céder à la culture de la superficialité ou de la mise en scène. Il s'agira d'aider ces « pro généreux » à approfondir, dans le silence et l'étude, leur chemin d'amitié intime avec le Christ, à creuser ce à quoi ils croient dans la tradition vivante de leur congrégation, à donner de la valeur à ce qui est discret, à ce qui ne se voit pas et n'a pas besoin de se dire. La greffe est possible et porteuse de dynamisme, mais elle requiert de fortes « antidotes » pour aller à contre-courant des tendances de ces jeunes sans les décourager et en valorisant ce qu'ils apportent pour l'évangélisation.

Le sixième et dernier type de jeunes, beaucoup moins large qu'il y a quarante ans car le moins fortement marqué, rassemble des jeunes que la modernité a éduqués à l'autonomie, à la négociation de ce qu'ils acceptent comme contraintes et à un certain pragmatisme bien loin des idéologies. Conscients qu'ils appartiennent à une minorité dans le monde moderne, ils ne

sont pas complexés de l'être car ils voient dans ce monde et dans l'Église des défis à relever avec d'autres. Ils se retrouveront en connivence avec des congrégations et des monastères qui se soucient du devenir de la société, de l'avenir de la planète, du bonheur de l'humanité. Ils sont désireux de participer avec d'autres à rendre la foi et l'Église présentes, soit dans le champ de l'action solidaire (mais ils sont peu politisés ou syndicalisés) dans les quartiers, les milieux de précarité, le travail professionnel ou dans les pays en développement, soit dans le champ de la pastorale (les deux domaines étant compatibles). Ils aiment la prière, avoir du temps pour eux et pour étudier ; ils souhaitent avoir une liberté d'action et de relation ; ils aiment être informés et participer aux décisions. Ils sont plutôt conviviaux et participent à des réseaux d'amitié assez développés dans lequel la congrégation n'est pas le tout ni même le centre.

Les congrégations qui attirent ce type de jeunes sont celles qui acceptent les défis de l'autonomie de leurs membres, de la reconnaissance des originalités et qui encouragent les initiatives de chacun. Elles doivent offrir des vrais défis pour ces jeunes et proposer de réels engagements pour que chacun puisse se donner à fond. Si elles n'acceptent pas vraiment les parcours personnalisés et de donner des responsabilités, elles risquent de voir ces jeunes s'étioler, se refermer et partir. Le risque est pour elles de ne plus fonctionner de manière homogène et collective, de n'être qu'un espace d'hébergement d'aventures singulières où l'obéissance religieuse et la fraternité ne seront que des options négociables. Il leur faudra alors proposer une règle collective et personnelle structurante, forte, qui permette des articulations entre les singularités, des temps de convivialité où se croisent les dynamiques, une école de fraternité³ qui donne un horizon aux démarches de chacun.

On ne trouvera bien évidemment aucun de ces types de jeunes et de greffage à l'état parfait et des croisements invraisemblables sont pourtant possibles et porteurs de vie en abondance. La vie religieuse n'est pas que le résultat des logiques sociologiques et il serait vain de vouloir, comme dans certains tests « psychologisés » de magazines, essayer de rechercher dans quelle catégorie se trouve la congrégation de chacun. L'Esprit Saint est là qui crée des chemins inédits pour chacun et vient brouiller les pistes faisant surgir joyeusement l'incroyable.

La modernité, tant de la société que de l'Église et de la vie religieuse, est caractérisée par la diversité, par un éclatement des institutions et des personnes. Chacun est renvoyé d'abord à lui-même et non à un milieu familial ou social homogène et porteur. L'itinéraire personnel de chacun peut rechercher la protection des autres ou au contraire se faire démarche originale. Les parcours sont nombreux et bien souvent chaotiques ou improbables. Dans cette perspective, la vie religieuse a une nouvelle mission : donner une dynamique de cohérence à chacun autour du Christ et de sa Parole, proposer une unification progressive

des existences. Mais cela ne peut se faire dans l'uniformité : la vie religieuse est plurielle et les personnalités sont des mystères uniques.

Cette diversité extrême peut apparaître comme un handicap dans la lisibilité et la visibilité de la vie religieuse. Elle peut aussi être, si le dialogue entre « tendances » l'emporte sur l'ostracisme, un terreau fertile pour que le Christ soit annoncé et célébré. Personne n'est exclu à priori de la vie religieuse si c'est bien Dieu, et la fraternité qui procède de lui et va vers lui, qui est la source et l'horizon du chemin de celui ou celle qui veut entrer dans cette manière d'être chrétien, une parmi d'autres.

Mettre en valeur les greffages particuliers n'est pas une manière de nier l'existence d'un socle commun. Dans le monde d'aujourd'hui, toutes les formes de vie religieuse ont à se recentrer sur la manière dont elles préparent leurs membres à se tenir disponibles pour la rencontre avec Dieu (contemplation, silence, intériorité) et à traduire pour le monde d'aujourd'hui les fruits de cette rencontre dans la proximité fraternelle avec les plus blessés de la vie, dans un engagement solidaire avec eux pour faire reculer ne serait-ce qu'un instant la terreur et la douleur.

C'est dans cette double dimension de la rencontre de Dieu et du « pauvre » que se dira toujours la vie religieuse, pour toutes les générations et toutes les sensibilités. C'est là qu'il convient de se tenir, fraternellement, pour affirmer à la face des séductions du monde qu'une porte a été ouverte par la Croix et qu'en elle est toute vie.

- 1 J'ai utilisé ce terme dans « Pour qu'ils aient la vie en abondance. La vie religieuse », Cerf, 2010; traduction en italien : Perché abbiano la vita in abbondanza, edizioni Qiqajon, 2011
- 2 Jean Claude Lavigne, « Voici je viens », éd. Bayard, 2012.
- 3 Jean Claude Lavigne « Pour qu'ils aient la vie en abondance », chapitre X op. cité.

SOYEZ COMPATISSANTS COMME VOTRE PÈRE EST COMPATISSANT

P. José Antonio Pagola

José Antonio Pagola, de nationalité espagnole est né en 1937. Il a complété ses études de Théologie à l'Université Pontificale Grégorienne et d'Écriture Sainte à l'Institut Biblique de Rome, en 1966. Il a aussi suivi des cours à l'École Biblique de Jérusalem. Il est actuellement professeur au Séminaire de San Sebastian et à la Faculté de Théologie du Nord de l'Espagne. Pendant plus de trente ans, Pagola a consacré ses études à l'Écriture Sainte et à la Christologie, en particulier à la recherche sur le Jésus historique.

Original en espagnol

Jésus n'est ni un scribe, ni un prêtre du temple de Jérusalem. Sa profession n'est pas d'enseigner la religion, ni d'expliquer la Loi de Moïse. Jésus est un prophète itinérant, originaire de Galilée. Il annonce un événement qui demande à être écouté avec attention car il pourrait bien bouleverser l'histoire humaine. Marc résume ainsi son activité : « Jésus parcourait la Galilée annonçant à tous la Bonne Nouvelle de Dieu et il disait : 'Le Royaume de Dieu est tout proche : repentez-vous et croyez à l'Évangile' »¹. Ce que Jésus appelle le « Royaume de Dieu » constitue le cœur de son message, la passion qui anime toute sa vie.

Ce qui est surprenant c'est que Jésus n'explique jamais ce qu'est le Royaume de Dieu. Il se contente de suggérer par sa vie et ses paraboles la manière dont Dieu agit et ce que serait le monde si ses fils et ses filles agissaient comme leur Père du ciel. Nous pouvons dire que le seul désir de Jésus était qu'il y ait sur la terre des hommes et des femmes qui décident d'agir à la manière de Dieu. Ce qui l'habitait : que serait la vie si les gens ressemblaient davantage à Dieu ? Ceci soulève en nous de nombreuses questions : comment Dieu agit-il ? comment agissait son Fils Jésus ? qu'est-ce qui importait pour lui ? que signifie agir comme le Père du ciel, à la suite de Jésus ?

1. Dieu est compatissant

Jésus ne nous présente jamais un Dieu indifférent ou lointain, oublieux de la souffrance de ses enfants ou uniquement préoccupé de son honneur, de sa gloire ou de ses droits. Au cœur de son expérience religieuse il n'est ni un Dieu

« législateur » qui tenterait de gouverner le monde au moyen de lois, ni un Dieu « justicier » prompt à châtier dans sa colère le péché de ses fils et de ses filles.

Pour Jésus, Dieu est compassion. Il a des entrailles de mère (*rahamin*). La compassion est la manière d'être de Dieu, sa première réaction à l'encontre de ses créatures, sa façon de regarder le monde et de traiter les personnes. C'est sa compassion qui pousse Dieu à agir. Dieu éprouve à l'égard de ses créatures ce que ressent une mère pour l'enfant qu'elle porte dans ses entrailles. Les plus belles paraboles sorties de la bouche de Jésus et qui de toute évidence habitaient son cœur sont celles qu'il raconte pour faire comprendre à tous la compassion bouleversante de Dieu envers ses fils et ses filles. Rappelons-en seulement deux.

La plus saisissante est peut-être celle du père plein de bonté². Dieu ressemble à un père qui ne garde pas jalousement son héritage ; ce n'est pas la conduite morale de ses fils qui l'obsède, mais le retour des égarés qu'il ne se lasse pas d'attendre. « Tandis qu'il [est] encore loin », il voit arriver le fils qui l'avait abandonné et, « ému jusqu'aux entrailles », il se met à courir, se jette à son cou et l'embrasse avec effusion comme une mère. Il coupe court à sa confession pour lui éviter de nouvelles humiliations et lui redonne sa place de fils. Pour Jésus, c'est la métaphore la plus significative pour parler de Dieu : un père ému jusqu'aux entrailles qui accueille ses fils perdus et supplie leurs frères de les accueillir avec la même affection et la même compréhension. Est-ce que c'est cela le Royaume de Dieu ?

Jésus raconte encore une autre parabole qui surprend et interpelle³. Dieu ressemble au propriétaire d'une vigne, un homme bon, qui a embauché des ouvriers à différentes heures du jour. Pourtant, quand vient la fin de la journée, il ne les paie pas en fonction du travail accompli. À tous, Il remet un denier : ce qu'il faut pour vivre à une famille de Galilée chaque jour. Aux protestations de ceux qui se sentent frustrés, le Maître de la vigne répond par ces mots surprenants : « Faut-il que tu sois jaloux parce que je suis bon ? » Pour Jésus, Dieu ne juge pas la vie des personnes avec les mêmes critères que nous. Le Père du ciel est bon et compatissant. Est-il donc vrai que notre Dieu, a des entrailles de miséricorde et cherche sans cesse à répondre à nos besoins, sans regarder à nos mérites ?

2. Soyez compatissants comme votre Père est compatissant

Mû par son expérience de la compassion de Dieu, Jésus introduit dans l'histoire un nouveau principe d'action. La force qui doit inspirer la marche du monde, c'est la compassion. Le système religieux et politique du peuple juif partait d'une exigence de base acceptée de tous. L'antique livre du Lévitique la formule ainsi : « *Soyez saints, car moi, le Seigneur votre Dieu, je suis*

saint »⁴. Le peuple doit imiter la sainteté du Dieu du temple : un Dieu qui s'est choisi un peuple et rejette les païens, qui bénit les justes et maudit les pécheurs, qui accueille les purs et écarte les impurs. La sainteté est la qualité de l'être de Dieu, le principe qui doit orienter la conduite du peuple élu. L'idéal est d'être saint comme Dieu.

Cependant, cette imitation de la sainteté de Dieu, entendue comme la séparation d'avec « ce qui n'est pas saint », ce qui est impur, contagieux, fera naître au long des siècles une société discriminatoire et d'exclusion. Le peuple juif cherchera sa propre identité – faite de sainteté et de pureté – en excluant les nations païennes et impures. De plus, au sein du peuple élu, les prêtres jouissent d'un rang de pureté supérieur au reste du peuple car ils sont au service d'un peuple au milieu duquel demeure le Saint d'Israël. Les hommes appartiennent à un rang supérieur de pureté rituelle, par rapport aux femmes toujours soupçonnées d'impureté en raison de leurs menstruations et des accouchements. Ceux qui sont en bonne santé sont plus proches de Dieu que les lépreux, les aveugles ou les estropiés qui n'ont pas accès au temple. Cette recherche de la sainteté crée des barrières et des discriminations. Elle ne favorise ni l'accueil mutuel, ni la fraternité et la communion.

Jésus le saisit rapidement. Cette imitation d'un Dieu saint ne répond pas à son expérience d'un Dieu accueillant et compatissant. Alors, avec une audace et une lucidité surprenantes, il introduit un nouveau principe qui transforme tout : « *Montrez-vous compatissants comme votre Père est compatissant* »⁵. Le principe qui doit inspirer la conduite de ses fils et de ses filles, c'est la compassion de Dieu et non sa sainteté. Jésus ne nie pas la « sainteté » de Dieu, mais ce qui qualifie cette sainteté ce n'est pas la séparation de l'impur ou le rejet de ce qui n'est pas saint. Dieu est grand et saint, non parce qu'il rejette et exclut les païens, les pécheurs, les impurs, mais parce qu'il aime tout le monde sans exclure qui que ce soit de sa compassion.

Pour Jésus, la compassion n'est donc pas une vertu de plus, mais l'unique manière pour nous de ressembler à Dieu. La seule façon de regarder le monde comme Dieu le regarde, l'unique façon d'accueillir des personnes comme Il les accueille, la manière de nous approcher de ceux qui souffrent comme le Père lui-même s'approche d'eux. Voilà le grand héritage transmis par Jésus à toute l'humanité.

3. Jésus, prophète de la compassion

Jésus fut le premier à vivre totalement de la compassion de Dieu, défiant clairement le système de sainteté et de pureté qui prédominait dans la société de son temps. L'activité prophétique de Jésus se caractérise par trois traits particuliers. Jésus est un *prophète guérisseur* qui se consacre à soulager la souffrance des malades ; un *prophète défenseur des pauvres*, exclus par l'empire

romain et oubliés par la religion du temple ; un *prophète ami des pécheurs* qui accueille les indésirables vivant en marge de l'Alliance. Trois traits caractéristiques qui doivent se retrouver chez ceux qui le suivent sur le chemin de l'absolu.

- * Jésus s'approche, tout d'abord des malades des bourgades ⁶. Ce sont ceux qui souffrent le plus. Sa tâche est toujours la même : il soulage leur douleur, touche la peau des lépreux, libère ceux qui sont possédés par des esprits impurs, il les rachète de la marginalisation dans laquelle ils vivent et les rend à la vie communautaire. Jésus souffre de la distance qui existe entre la souffrance de ces hommes et de ces femmes malades et mal nourris, et la vie saine que Dieu désire pour eux tous. Il ne les guérit pas pour exercer sa condition divine ou vérifier la véracité de son message. Ce qui le pousse à l'action, c'est la compassion.
- * Cette compassion l'amène aussi à défendre ceux qui vivent dans la misère. Les pauvres qui entourent Jésus constituent un groupe facilement reconnaissable. Ils ne savent pas ce que c'est que de manger de la viande ou du pain de blé. Parmi eux il y a des mendiants qui vont de village en village. Il y a des journaliers sans travail fixe et des paysans qui ont fui leurs créanciers. Beaucoup d'entre eux sont des femmes, des veuves qui n'ont pas pu se remarier, des épouses stériles répudiées par leurs maris. Tous ces hommes et ces femmes ont un trait commun : ils vivent dans la misère et ne pourront jamais s'en échapper. Jésus s'unit à eux comme un autre mendiant. Il les accueille et les défend : « *Heureux, vous les pauvres, car le Royaume de Dieu est à vous. Heureux, vous qui avez faim maintenant, car vous serez rassasiés. Heureux, vous qui pleurez maintenant, car vous rirez* »⁷. Cette misère qui les voue à la faim, à la maladie et aux larmes n'a pas son origine en Dieu. La souffrance de ces pauvres innocents doit être prise au sérieux. On ne peut l'accepter comme quelque chose de normal car aux yeux de Dieu, elle est inacceptable. Il faudrait que tout le monde le sache : ce sont les préférés de Dieu. Et jamais nous ne pourrions rendre la vie telle que Dieu la désire, en quelque lieu que ce soit, sans libérer les pauvres de leur misère.
- * Mais ce qui étonnait le plus de la part de Jésus, ce n'était pas de le voir guérir les malades le jour du Sabbat ou défendre les laissés-pour-compte de cette société. Ce qui scandalise le plus c'est de voir comment il accueille les pécheurs avec amitié, et comment il s'assoit à table avec les publicains et les prostituées : « *Quoi ? Il mange avec les publicains et les pécheurs ?* » « *Voilà un glouton et un ivrogne, un ami des publicains et des pécheurs !* »⁸

Comment un ami de Dieu peut-il agir ainsi ? Jésus semble ne pas entendre les critiques et insiste pour accueillir tout le monde. Il n'exclut personne. Il connaît bien le cœur du Père. Tous peuvent compter sur son amitié. Même les pécheurs qui vivent loin de Dieu. Ces amis qu'il accueille à sa table sont des fils « perdus » qui n'osent pas revenir à Dieu par le chemin de la loi. Mais Dieu

est à leur recherche comme un berger cherche la brebis perdue⁹. C'est pourquoi Jésus leur offre l'amitié et le pardon de Dieu avant même qu'ils ne se convertissent. Il le fait dans une confiance totale en la compassion de Dieu. Ils ne méritent pas le pardon. Personne ne le mérite... Mais Dieu est ainsi : miséricorde, amour et pardon gratuit. Personne sur cette terre n'a jamais donné un signe plus chargé de compassion et de pardon au nom de Dieu.

4. La parabole du Bon Samaritain

Cette parabole est celle qui suggère le mieux la révolution introduite par Jésus à partir de son expérience de la compassion de Dieu. Selon le récit¹⁰, un homme agressé par des brigands gît abandonné dans le fossé d'un chemin solitaire. Par bonheur, arrivent par ce chemin deux voyageurs : d'abord un prêtre, puis un lévite. Ce sont des représentants du Dieu Saint du temple. Assurément ils auront pitié de lui. Mais, non. Tous deux le voient et « *passent outre* ».

Apparaît alors à l'horizon un troisième voyageur. Il n'est ni prêtre, ni lévite. Il ne fait même pas partie du peuple choisi. Mais en arrivant, il « *voit* » le blessé ; « *pris de pitié* », il « *s'approche* ». Puis, rempli de compassion il fait tout ce qu'il peut pour cet homme : il soigne ses blessures, les bande, le hisse sur sa propre monture, le mène à l'hôtellerie, prend soin de lui et paie tout ce dont il a besoin. Le comportement de ce samaritain nous découvre la dynamique de la vraie compassion.

* *Le regard compatissant*. Le samaritain sait *regarder* la blessure avec compassion. C'est la première chose à faire. La compassion ne vient pas de l'attention à la loi ou de la réflexion sur les droits humains. Elle se réveille en nous à partir du regard attentif et responsable sur celui qui souffre. Les évangiles ont conservé le souvenir du regard compatissant de Jésus. En entrant à Naïn, il rencontre une veuve qui va enterrer son fils unique ; d'après Luc, « *en la voyant, le Seigneur eut pitié d'elle, et lui dit : 'Ne pleures pas'* »¹¹. Ainsi est Jésus : il ne peut voir quelqu'un pleurer sans intervenir. Mais les évangélistes rappellent surtout le regard compatissant de Jésus sur les gens : « *En débarquant il vit une foule nombreuse et il eut pitié ; et il guérit leurs infirmes* »¹².

Le disciple de Jésus ne ferme pas les yeux devant la souffrance des personnes. Il apprend à regarder le visage de ceux qui souffrent, comme Jésus : avec des yeux compatissants. Ce regard nous libère de l'égoïsme qui bloque notre compassion et de l'indifférence qui nous permet de vivre la conscience tranquille. Comme on a dit avec raison, la mystique chrétienne n'est pas une « *mystique des yeux fermés* », exclusivement orientée vers l'intérieur. C'est une « *mystique des yeux ouverts* » (J.B Metz) sur la souffrance qui nous entoure.

* *Que dois-je faire ?* Le scribe avait demandé à Jésus : qui est mon prochain ?

À la fin de la parabole, Jésus demande au scribe : Lequel des trois voyageurs s'est montré le prochain de l'autre ? La question que nous devons nous poser n'est pas : qui est mon prochain ? jusqu'où vont mes obligations ? Quiconque regarde les personnes avec compassion se demande : que dois-je faire pour m'approcher et me faire leur prochain ? Quand le disciple de Jésus est rempli de la compassion de Dieu, il s'approche de tout être humain qui souffre, quelle que soit sa race, son peuple ou son idéologie. Il ne se demande pas qui il doit aimer mais qui a besoin de lui à ses côtés. Cette question oriente son action face à la souffrance qu'il rencontre sur sa route.

* *L'engagement des gestes.* Le samaritain de la parabole ne se sent pas obligé d'obéir à un code moral déterminé. Il répond simplement à la situation du blessé en inventant toute sorte de gestes destinés à soulager sa souffrance et à lui rendre la vie. Notre réponse à ceux qui souffrent est toujours insuffisante et inadéquate. Mais ce qui importe, c'est de rompre avec l'indifférence et de prendre la résolution de vivre en semant des gestes de bonté et en cherchant des réponses concrètes à la souffrance.

Ainsi est Jésus, prophète de la compassion, qui « *a passé en faisant le bien* »¹³. Il n'a pas de pouvoir politique, pas d'autorité religieuse. Il ne peut résoudre les injustices qui se commettent en Galilée, mais sa vie se passe à semer des gestes de bonté pour transformer cette société. Il embrasse les enfants de la rue : il ne veut pas que les êtres les plus fragiles vivent comme des orphelins ; il bénit les malades pour qu'ils ne se sentent pas rejetés par Dieu puisqu'ils ne peuvent recevoir la bénédiction des prêtres au temple ; il touche les lépreux pour qu'ils ne soient plus exclus de la compagnie de leurs coreligionnaires ; il guérit le jour du Sabbat afin que tous sachent que même la loi la plus sacrée n'est pas au-dessus de la sollicitude pour ceux qui souffrent ; il accueille les indésirables et il mange avec les pécheurs méprisés de tous car, lorsque vient l'heure de la compassion, injustes et pécheurs, bons et pieux, tous ont les mêmes droits d'être accueillis avec miséricorde.

Ces gestes ne sont pas conventionnels. En Jésus, ils naissent de sa volonté de faire un monde plus aimable et solidaire dans lequel les personnes s'aident et prennent soin les uns des autres. Peu importe qu'il s'agisse souvent de petits gestes. Le Père tient compte même du verre d'eau que nous donnons à celui qui a soif. Ce sont des gestes destinés à affermir la vie et la dignité des êtres humains. Ils rappellent qu'il est toujours possible d'intervenir, et du mal qui existe dans le monde, de faire sortir du bien.

5. Va, et toi aussi, fais de même

Jésus conclut la parabole du bon samaritain par cette question : « Lequel de ces trois, à ton avis, s'est montré le prochain de l'homme tombé aux mains des brigands ? » Le scribe lui répond : « *Celui-là qui a exercé la miséricorde*

envers lui ». Jésus lui dit : « *Va, et toi aussi, fais de même* ». Maintenant nous savons comment agir : ne pas faire de détour devant quelqu'un qui souffre, ouvrir les yeux, regarder avec sollicitude tous ces hommes et toutes ces femmes agressé(e)s, volé(e)s, battu(e)s, abandonné(e)s sur les mille chemins de la vie. Approchons-nous du fossé, relevons les blessés, sans cesse, prenons soin de ceux qui souffrent.

Il faut que nous comprenions bien Jésus. La compassion ne doit pas se réduire à un sentiment du cœur. Elle ne consiste pas à faire de temps à autre « une œuvre de miséricorde ». Pour éviter les malentendus et les réductions fausses il faut comprendre la compassion comme le principe qui inspire tout notre agir, qui imprime une direction à tout notre être et va configurer notre mode de vie au service de ceux qui souffrent¹⁴.

Pour bien comprendre la compassion de Jésus il nous faut distinguer trois éléments. En un premier temps, si on peut parler ainsi, Jésus intériorise la souffrance de l'autre. Il la laisse pénétrer jusqu'en ses entrailles : il la fait sienne, il la laisse lui faire mal. En un second temps, cette souffrance intériorisée provoque en lui une réaction ; elle devient le point de départ d'un comportement actif et responsable ; elle se transforme en principe d'action, en manière de vivre. Enfin, ce style de vie se concrétise peu à peu en engagements et en gestes destinés à éradiquer la souffrance, ou tout au moins, à la soulager.

Cette manière de vivre est la chose essentielle chez un disciple de Jésus. Il n'y a rien de plus important. Nous aurons beaucoup de choses à faire dans la vie, mais la compassion doit être à la base de tout. Rien ne peut justifier notre indifférence devant la souffrance d'autrui. La compassion doit façonner notre vie : notre manière de comprendre les événements et de regarder les personnes ; notre manière d'être en relation, et de vivre avec les autres ; notre manière de suivre Jésus de manière radicale.

¹ Marc 1,15

² Luc 15,11-32

³ Matthieu 20, 1-15

⁴ Lévitique ,19,2

⁵ Luc 6,36.

⁶ Les évangiles signalent à plusieurs reprises que Jésus guérissait "*touché de compassion*". Littéralement il est dit qu'il était « *ému jusqu'aux entrailles* » de voir souffrir les malades.

⁷ Luc 6,20-21

⁸ Marc 2,16 ; Matthieu 11,19 ; Luc 7,34.

⁹ Luc 15,4-7.

¹⁰ Luc 10, 30-36

¹¹ Luc,7,1

¹² Matthieu 14,14. Voir aussi Matthieu 9,36

¹³ Actes des Apôtres 10,38

¹⁴ Voir J.Sobrino, *El principio-misericordia. Bajar de la Cruz a los pueblos crucificados*. Sal Terrae. Santander, 1992,31-45.

TÉMOIGNAGES

TALITHA KUM. AU NOM DES FEMMES

Interview de Sr Estrella Castalone, FMA

Fille de Marie Auxiliatrice depuis 1978, sœur Estrella est née à Canlubang (Philippines) en 1949. Titulaire d'un diplôme de théologie obtenu à Université Pontificale Salésienne, elle travaillera de longues années parmi les jeunes de son pays. En 2003, elle devient secrétaire exécutive de la AMRSP (Association des Supérieures Majeures des Philippines). C'est le début d'une mission qui peu à peu l'amène à œuvrer avec d'autres femmes pour la défense des femmes et des mineurs victimes du trafic des personnes. Depuis 2010 elle est coordinatrice du réseau international de la vie consacrée contre la traite des personnes.

Original en italien

Talitha Kum, qu'est-ce que c'est ?

C'est le nom du réseau international de la vie consacrée contre la traite des personnes, créé en 2009 par l'UISG (Union Internationale des Supérieures Générales). Il tire son origine d'un projet lancé quelques années auparavant avec l'OIM (Organisation Internationale pour les Migrations) et financé par le Bureau américain pour la Population, les Réfugiés et les Migrations, de l'Ambassade des États-Unis auprès du Saint Siège. La finalité de ce réseau est de partager et d'optimiser les ressources que possède la vie religieuse pour favoriser les interventions de prévention, de sensibilisation et de dénonciation du trafic des personnes et pour la protection et l'assistance des victimes.

Pourquoi les religieuses s'intéressent-elles à la traite des êtres humains ?

Nous nous sommes senties interpellées par cet « esclavage moderne ». En tant que religieuses, il est urgent de prendre position par rapport aux faits et promouvoir la dignité de chaque personne créée à la ressemblance de Dieu. La plus grande ressource de la vie religieuse est précisément constituée par les religieuses elles-mêmes, qui sont à l'œuvre auprès de toutes les formes

de pauvreté et de marginalisation : nous touchons du doigt l'humiliation, la souffrance, les traitements inhumains et dégradants infligés aux femmes, aux hommes et aux enfants. Les organisations criminelles d'exploitation sont extrêmement bien organisées et reliées entre elles. C'est pourquoi il est nécessaire d'unir les forces et de créer un réseau qui soit aussi bien structuré, reliant les personnes qui travaillent dans les pays d'origine du trafic avec celles qui œuvrent dans les pays de transit et de destination. C'est l'unique manière de prévenir et de dénoncer le système pour que la personne ne devienne pas « monnaie d'échange ».

De quels réseaux est composé Talitha Kum ?

Actuellement les réseaux reliés sont au nombre de 21 et représentent tous les continents. Ils sont constitués de religieuses qui travaillent en Irlande, en Australie, au Portugal, au Canada, au Nigéria, en République Dominicaine, en Albanie, en Indonésie, au Brésil, aux Pays Bas, en Roumanie, en Afrique du Sud, en Italie, en Thaïlande, en Inde, aux Philippines, en Allemagne, au Kenya, au Sénégal, au Pérou.

Sur quels fronts se concrétise l'engagement de Talitha Kum ?

Ils sont très diversifiés parce que les réalités touchées par le phénomène de la traite des personnes sont variées : Talitha Kum cherche à *établir* des contacts et à *travailler* en réseaux avec d'autres organismes sociaux, civils, religieux et politiques qui s'intéressent à la traite ; à *optimiser* et *partager* les ressources pour renforcer la prévention, la sensibilisation et la dénonciation de la traite et la protection des personnes qui en sont victimes ; à *agir* sur le front de l'éducation et de la formation pour éveiller la conscience de l'opinion publique par rapport à ce phénomène ; à *soutenir et intensifier* les initiatives en matière de formation, de dénonciation et d'assistance.

Comment tout cela fonctionne-t-il ?

Former les religieuses est fondamental pour leur permettre d'agir de manière stratégique sur les causes et les effets de la traite. Six cours de formation ont déjà été organisés au niveau international, auxquels ont participé plus de six cents religieuses. Ensuite, il est important d'assurer la communication entre les membres et le partage des recherches, des bonnes pratiques, des expériences, des ressources humaines et matérielles dans la lutte contre la traite et d'offrir au public des informations utiles sur les diverses activités et initiatives. Puis, il faut prendre position et faire des déclarations publiques à l'approche d'événements internationaux qui ont une incidence sur la mobilité des personnes. À cet égard, la campagne que nous avons lancée contre la traite à l'occasion de la coupe mondiale de football en Afrique du Sud a été significative. Enfin, il est nécessaire de soutenir les

initiatives entreprises par les religieuses au niveau local pour sensibiliser au phénomène, travailler à la prévention et dénoncer le trafic.

Qui fait partie de l'équipe de Talitha Kum ?

L'équipe des formateurs est composée de religieuses et d'un laïc, Stefano Volpicelli, représentant de l'OIM. Pour l'animation, nous travaillons en lien étroit avec des experts laïcs du secteur qui apportent leur contribution en matière de recherche, de méthodologie, de stratégie d'action et d'intervention juridique. Le principal défi est de coordonner et de soutenir les programmes des membres étant donné les ressources limitées, financières ou humaines dont dispose le réseau. Ceci dit, si quelqu'un veut venir nous aider, la porte est grande ouverte ! En revanche, la collaboration active et concrète avec les religieux et les prêtres n'est encore qu'un rêve.

Quels sont les chiffres du trafic des êtres humains ?

En 2010, le *Rapport sur le trafic international des personnes* émanant des Nations Unies estimait de 800 000 à deux millions le nombre annuel des victimes de la traite : 66% de femmes, 12% d'hommes et 22% d'enfants et mineurs confondus. L'exploitation sexuelle est la forme la plus courante (79%), suivie par le travail forcé (18%), la mendicité, et le trafic d'organes.

Le trafic des mineurs est un discours à part...

Le trafic des enfants arrive malheureusement au 3^{ème} rang des grandes activités criminelles dans le monde. Les formes les plus communes sont les enlèvements pour adoptions internationales illicites, les mariages forcés, les actions militaires et de guerre, les travaux domestiques, les pratiques occultes. En octobre dernier, environ 400 enfants d'Ouganda ont été transportés vers l'Europe dans un but de sorcellerie ! Il est nécessaire de protéger les mineurs quand arrivent des catastrophes naturelles ou quand dans une famille un des membres, la mère en particulier, ou bien les deux parents émigrent pour motifs de travail. « Rester seuls à la maison » rend les mineurs plus vulnérables ; ils ont un plus grand besoin d'affection et d'attentions ; ils sont plus enclins à faire confiance à des personnes, même inconnues, qui leur offrent ce qui leur manque.

Comment se fait-il qu'il y a encore des gens qui ignorent cela et deviennent victimes du trafic des personnes ?

Cela semble un contresens mais il en est ainsi. Un premier élément à considérer est justement la difficulté d'aider les victimes, qui ont du mal à coopérer pour dénoncer ce qui leur est arrivé. Ils se sentent plutôt « coupables ». Un autre aspect est l'innovation numérique. Avec internet tout est facilité :

le commerce, la communication, l'éducation, les échanges culturels, le marché, les voyages, et aussi malheureusement, le trafic des personnes. Si, il y a quelques années, les trafiquants étaient physiquement visibles, aujourd'hui des milliers de personnes se trouvent « échangées », dans l'anonymat que favorise le Réseau.

Pour faire échec à la traite, quels aspects retenir dans une optique préventive de l'éducation ?

Le rêve serait d'éradiquer cet esclavage moderne. Malheureusement, ce qui se passe dans le monde nous confirme que la baisse est insignifiante, tant du côté de « l'offre » (personnes victimes du trafic) que de la « demande » (ceux qui les exploitent) : la vulnérabilité des hommes, des femmes et des enfants s'accroît de plus en plus. Seules des interventions plus efficaces en matière de prévention pourraient limiter les risques. En revanche, une grande part de l'engagement des religieuses dans ce domaine d'apostolat est orientée vers la protection, l'assistance et la réhabilitation des victimes. Il nous semble en fait de nous trouver constamment sur la dernière ligne droite, comme si notre tâche consistait uniquement à « réparer les dégâts » causés par les trafiquants contre la dignité de la personne. Il s'agit non seulement de proposer de sortir de la traite, mais de fournir des chances d'améliorer les conditions de vie que ce soit dans les villages ou dans les villes, pour que les parents et les familles puissent protéger leurs enfants et adolescents. Enfin, dans les programmes de nos centres éducatifs et dans les écoles, il est urgent d'inclure des débats qui traitent de ce phénomène, d'informer avec clarté sur ce qu'il y a derrière cette plaie moderne.



LA VIE DE L'UISG

- * Le 23 avril dernier, les comités directeurs de l'UISG et de l'USG ont rencontré les représentants des **religieuses et religieux nord-américains** (LCWR et CMSM) à l'occasion de leur visite à Rome. Ils ont pu échanger fraternellement, quelques jours après que la LCWR ait reçu l'« évaluation doctrinale » de la Doctrine de la Foi. Au mois d'août, s'est déroulée à St. Louis (Mo) l'assemblée annuelle des religieuses, au cours de laquelle Sr. Carol Zinn, SSJ a été élue présidente. L'intervention finale de la présidente sortante, Pat Farrell, est publiée dans le présent bulletin. Le 5 novembre, au siège de l'UISG à Rome, la présidente Mary Lou Wirtz et d'autres sœurs qui avaient participé à l'événement nous ont partagé les richesses de cette assemblée.
- * Une commission créée pour promouvoir le projet **Regina Mundi in Diaspora** (Bourses d'études de théologie distribuées par l'UISG) a commencé à fonctionner aux mois de juin et de septembre pour répondre aux demandes reçues. Au total, 32 bourses ont été ainsi attribuées en 2012. La lettre de convocation pour les bourses RMD 2013 sera jointe au prochain bulletin du mois de mars.
- * En juin dernier (du 12 au 18), Sr Anne Gill, ODN a participé au nom de l'UISG à une rencontre internationale et interconfessionnelle de religieux et religieuses (EIIR) qui a eu lieu à Pomeyrol (France). Soixante participantes ont réfléchi sur un thème tout à fait œcuménique : *Écoute! Dieu nous parle... La Parole de Dieu pour la vie du monde* ». La liturgie célébrée selon les différentes traditions de foi et le dialogue dans une atmosphère d'ouverture et d'amitié ont rendu possible une expérience vraiment œcuménique.
- * Ces derniers mois, se sont déroulés de nombreux **chapitres généraux**. Ceux-ci constituent une structure collégiale au service du renouvellement de la vie religieuse et par suite de toute l'Église. Les noms des sœurs récemment élues pour conduire et animer leur congrégation parviennent actuellement à nos bureaux. À chacune, nous souhaitons en abondance les dons de l'Esprit. Le 15 novembre, le comité directeur de l'UISG a invité celles qui résident à Rome à passer une après-midi à notre siège avec leurs nouvelles conseillères, dans le but de leur présenter l'Union ainsi que les possibilités de rencontre qui leur sont offertes à Rome, et d'établir de nouvelles relations entre celles qui partagent la même mission. Pour les supérieures générales ne résidant pas à Rome, une rencontre est prévue dans la matinée du 3 mai 2013, avant l'ouverture de l'Assemblée.

- * Un congrès sur le thème: **“Les femmes font une relecture du Concile”** a été organisé du 4 au 6 octobre par la *Commission de coordination des Théologiennes Italiennes*. À ce Congrès soutenu par l’UISG qui en avait informé tous ses membres, assistaient 70 religieuses théologiennes (sur 200 participantes). Ensemble, elles ont célébré la mémoire des 23 femmes qui prirent part au Concile Vatican II, et parmi lesquelles figuraient 11 religieuses.
- * Avec d’autres femmes laïques et religieuses, huit supérieures générales, membres de l’UISG, de diverses nationalités, ont été invitées au **Synode pour la Nouvelle Évangélisation**,. Deux jours avant l’ouverture, elles se sont rencontrées pour échanger sur l’*Instrumentum laboris* et se concerter sur les points à souligner, en particulier touchant la femme, et la femme consacrée dans l’Église.
- * Au mois de novembre s’est tenu le **Conseil des 18**, qui réunit 9 supérieurs généraux + 9 supérieures générales de congrégations missionnaires et la Congrégation pour l’Évangélisation des Peuples (Propaganda Fide) pour étudier des thèmes d’intérêt commun. À cette réunion, nous avons poursuivi notre réflexion sur la *Vie religieuse en Afrique*, et plus précisément, sur le *Vœu de chasteté : lumières, ombres et défis*. Pour les religieux et religieuses sont intervenus le P.Richard Baaworb, supérieur général des Missionnaires d’Afrique et sœur Nzenzili Mboma, FMM, directrice de Sedos.